

Ruizhong

Magazin der Gesellschaft Schweiz-China
Bulletin d'Information de la Société Suisse-Chine

瑞中

2015
ein Jubiläumsjahr
der Beziehungen
Schweiz-China

2015
中瑞关系
周年纪念



Inhaltsverzeichnis

Editorial
Ueli Merz 3

Les baies de goji bio
de haute montagne
4



Viva Bamboo – eine harmonische
Pflanze mit vielen Facetten
Ruedi Schaffner 6

Schweizer Literatur ist
in China kaum bekannt
Margrit Manz 9



L'ouvrage «L'Art Brut»
en langue chinoise
Lucienne Peiry 14

Berufsbildungs-
reform in China:
eine Grossbaustelle
Peter Ehrhard
10

Sehnsucht nach
der alten Kultur?
Li Dawei
16



Juden in China –
ein Hort der Sicherheit
Guido Mühlemann
20

Der chinesische
Profifussball
He Shan 何山
22



Ni hao, 你好 Ich bin Vegetarier!
我吃素
Margrit Manz 26

Wie sich Chinas Einfluss in
den Schwellenländern auswirkt
Guido Mühlemann 32

Du Ningxia à Penglai
Pierre Thomas 28

Vom notwendigen Chaos
und Vergessen
Peggy Kames 34

Buchrezensionen

Die grenzenlose Jagd nach Glück
Margrit Manz 31



«Le Grand imagier
chinois»
Claudia Berger
35

Garantiert vegan, garantiert lecker!
Margrit Manz 36

100% Hongkong, mehr geht nicht
Margrit Manz 39

Wenn Träume nicht wahr werden,
können sie auch nicht platzen
Peggy Kames 38

70 Jahre Gesellschaft Schweiz-China
65 Jahre diplomatische Beziehungen
Schweiz-China
Thomas Wagner 40
Impressum/Sponsoren 42

Visite d'une délégation
de la Société
Suisse-Chine
Gérald Béroud
43



Unter Freunden
Vorstand der Gesellschaft
Schweiz-China 44

Titelfoto: Probiert wird hier zum ersten Mal ein Cervelat als Zeichen der guten
Verbindung zwischen beiden Ländern. Die Schweizer «Nationalwurst»
hat übrigens unserer chinesischen Kollegin ausgezeichnet geschmeckt.
Foto: © Ueli Merz

Editorial



Ueli Merz, Mitglied des Vorstandes der Gesellschaft Schweiz China und des Redaktionsteams Ruizhong, Peking, Zürich.

Ueli Merz, membre du Comité directeur de la Société Suisse-Chine et du Comité de rédaction de Ruizhong, Beijing, Zurich

Am 17. Januar 1950 hat der damalige Bundespräsident Max Petitpierre in einem Telegramm an den Vorsitzenden Mao Ze Dong die Volksrepublik China anerkannt und die Aufnahme von diplomatischen Beziehungen angekündigt, welche dann am 14. September 1950 offiziell etabliert wurden. Damit war die Schweiz eines der ersten Länder, welche die Volksrepublik nach ihrer Gründung am 1. Oktober 1949 anerkannt hat. Diese Daten sind den meisten Schweizern kaum bekannt und so ist auch das 65. Jubiläum dieser Beziehungen kaum der Rede wert. Wer in China aber mit Mitgliedern von Behörden oder Regierungen zu tun hat, wird feststellen, dass den Chinesen diese Daten sehr wohl bewusst sind und sie auch ein wichtiger Grund für den, gemessen an der Grösse unseres Landes, sehr intensiven Austausch zwischen den beiden Ländern ist.

Das Titelbild soll ein Symbol für die Beziehungen zwischen der Schweiz und China sein, welche weit über die Bereiche Politik und Wirtschaft hinausgehen. Ja, Chinesinnen und Chinesen essen in Peking mittlerweile auch Cervelats und andere Schweizer Spezialitäten, eine grosse Zahl reist jedes Jahr in die Schweiz und auch auf der kulturellen und wissenschaftlichen Ebene herrscht ein reger Austausch. Dies zeigt sich besonders in den von der Schweizer Botschaft in Peking in Zusammenarbeit mit zahlreichen Partnern organisierten Veranstaltungen und Ausstellungen im laufenden Jahr. Inzwischen gibt es auch zahlreiche Partnerschaften zwischen Schweizer und chinesischen Städten und Regionen, ja sogar zwischen Bergen (Jungfrauoch und Huangshan in der Provinz Anhui).

Es sind immer wieder Schweizer, welche unser Land in vielfältiger Weise in China repräsentieren. In dieser und den nachfolgenden Ausgaben von Ruizhong stellen wir einige Persönlichkeiten und ihre Unternehmen vor. Sie alle zeigen Mut und Leidenschaft in einem Land, welches in vielerlei Hinsicht anders «tickt» als die Schweiz. Da braucht es Stehvermögen, Geduld, oft eine grosse Portion Flexibilität und zuweilen auch eine entsprechende Frustrationstoleranz. Spannende Projekte, Begegnungen mit interessanten Menschen und immer viel Überraschendes sind im Gegenzug der «Lohn» dieser Anstrengungen.

Ob in der Kultur, der Forstindustrie oder in der Gastronomie: Es sind nur Beispiele einer Vielzahl von Bereichen in denen innovative und für Neues offene Schweizerinnen und Schweizer zum Fortschritt in China beitragen können. Gleichzeitig lohnt es sich aber durchaus, die Entwicklungen im Reich der Mitte zu beobachten, denn ich bin überzeugt, dass wir Schweizer auch künftig von der einen oder anderen Idee profitieren werden.

Ueli Merz

Le 17 janvier 1950, le président de la Confédération Max Petitpierre informait dans un télégramme le président Mao Zedong de la reconnaissance de la République populaire de Chine et annonçait l'établissement de relations diplomatiques, lesquelles suivirent officiellement le 14 septembre de la même année. Ainsi, la Suisse devenait un des premiers pays d'Europe occidentale à reconnaître la République populaire après sa fondation le 1er octobre 1949. Ces faits sont ignorés de la plupart des Suisses. Il en va de même pour le 65ème anniversaire de ces relations qui est à peine digne d'être mentionné. Ceux qui ont à faire en Chine avec des membres du gouvernement ou des autorités constatent cependant que les Chinois sont tout à fait conscients de ces réalités, lesquelles constituent une base importante aux échanges intensifs entre les deux pays, malgré la taille du nôtre.

La photo de couverture est censée illustrer un symbole des relations entre la Suisse et la Chine, qui vont bien au-delà des domaines de la politique et de l'économie. Oui, les Chinois et les Chinoises mangent maintenant aussi des cervelas et d'autres spécialités suisses à Beijing, bon nombre d'entre eux voyagent chaque année en Suisse et sur le plan culturel et scientifique se développent des échanges fort soutenus. Les manifestations et expositions organisées cette année par l'Ambassade de Suisse à Beijing, en collaboration avec de nombreux partenaires, en sont une preuve tangible. Parallèlement, plusieurs partenariats se sont établis entre villes et régions suisses et chinoises, et même entre sites de montagne (par exemple entre la Jungfrau et le Huangshan dans la province de l'Anhui).

Il y a toujours des Suisses qui représentent en Chine notre pays dans toute sa diversité. Dans ce numéro et les éditions suivantes de Ruizhong, nous allons attirer votre attention sur quelques personnalités et leur entreprise. Elles montrent courage et passion dans un pays qui, à bien des égards, fonctionne différemment du nôtre. Il faut de l'endurance, de la patience, souvent une grande flexibilité et parfois aussi une résistance appropriée à la frustration. Des projets passionnants, des rencontres avec des gens captivants et toujours beaucoup de surprises sont la «récompense» de ces efforts.

Culture, industrie forestière ou gastronomie: ce ne sont que des exemples d'une variété de domaines dans lesquels des Suissesses et des Suisses innovent et peuvent ainsi contribuer au progrès en Chine. Dans le même temps, il convient d'observer les développements en cours dans l'empire du Milieu, car je suis convaincu que nous Suisses pourrions bénéficier aussi dans le futur de l'une ou l'autre idée qui y émerge.

Ueli Merz



Mme Zou Qingshun visite une plantation de goji sur le haut plateau Qinghai-Tibet

Les baies de goji bio de haute montagne

Un projet agricole exemplaire sur le toit du monde

L'histoire commence en mai 2012. M. Wang, un agriculteur de la province du Qinghai, contacte Mme Zou Qingshun. Depuis quelque temps, il s'était lancé dans l'agriculture biologique en suivant les directives européennes et suisses, et cherchait un soutien en Europe pour la commercialisation de produits certifiés bio provenant de sa plantation. Le défi était grand, vu le scepticisme qui se manifeste souvent à l'égard de produits venus de Chine. Peu optimiste au départ, Mme Zou, après des mois d'échanges, est touchée par la persévérance et la détermination de cet agriculteur. Elle se rend alors sur place pour la première fois en octobre 2012.

La plantation s'étend dans un environnement enchanteur et surprenant, au cœur du bassin du Qaidam (ou Tsaidam) sur le haut plateau du Qinghai-Tibet à environ 3'000 mètres d'altitude. Une flore luxuriante, ainsi qu'une faune riche d'espèces variées et sauvages démontre une biodiversité naturelle omniprésente. Mme Zou est émerveillée par les chevaux sauvages courant librement sur ce haut plateau, grandiose, à perte de vue.

Pourtant dépourvu de moyens, M. Wang a réussi à cultiver le gouqi (枸杞, souvent écrit goji) dans une terre sablonneuse. Il



Un paquet-type de baies certifiées

récolte des baies d'une qualité exceptionnelle, dont c'est la région d'origine. Cette qualité supérieure est le résultat d'un climat optimal : une terre très riche en oligo-éléments et minéraux, environ 14 heures d'ensoleillement quotidien et jusqu'à 20 degrés d'écart de température entre le jour et la nuit, à quoi s'ajoutent l'excellente qualité de l'air et les abondantes sources d'eau provenant de l'Himalaya.

Les efforts humains fournis sont impressionnants. La plus proche station d'électricité étant à 5 km, M. Wang a dû faire venir le courant par ses propres moyens. De nombreux puits, jusqu'à 20 mètres de profondeur, ont été creusés. Un système complet d'irrigation a été réalisé dans un terrain extrêmement difficile.

Des certifications européennes et suisses

Les fruits mûrs, les fruits verts et les fleurs se développent en même temps. Cela augmente la difficulté de la cueillette, pendant l'unique récolte annuelle, au mois d'août. Cueillis à la main, les baies sont séchées à l'air libre et au soleil pendant environ 10 jours.

Pour promouvoir ses produits sur les marchés européens, M. Wang les a fait certifier par un label biologique, selon les règlements européen et suisse. Il est détenteur du certificat HACCP (Hazard Analysis Critical Control Point), garantissant la maîtrise de la sécurité sanitaire des denrées alimentaires. Il reçoit les inspecteurs européens de différents organes de certification, 5 à 6 fois par an, avec ou sans préavis.

Son rêve est de convertir des hectares de désert en oasis et ainsi maintenir sur place la population locale, en lui donnant du tra-

vail tout en la payant bien. L'exode rural est massif chez les paysans chinois des régions reculées, très attirés par les emplois en ville, dont ils en ignorent la dure réalité économique.

« Dans la pharmacopée chinoise depuis des millénaires, le goji est considéré comme un puissant antioxydant. Il renforce le système immunitaire, prévient le vieillissement, combat la fatigue et l'anémie. »

Étant adepte des produits bio depuis plus de 10 ans, Mme Zou partage la philosophie qui entend mettre au premier plan la protection de l'environnement, le développement durable et la responsabilité sociale. C'est avec conviction et un sens aigu de la solidarité qu'elle s'est lancée dans cette aventure en créant Himalaya Bio en mars 2013.

Une aventure sino-suisse

Cette entreprise s'est spécialisée dans l'importation et la distribution de produits bio provenant de la région himalayenne en Chine. En Suisse, Mme Zou a dirigé des sociétés dans le domaine de la santé durant plus de 20 ans. Grâce à ses expériences professionnelles et sa parfaite connaissance de la culture chinoise, elle pense pouvoir apporter une réelle valeur ajoutée aux consommateurs suisses, en leur fournissant des produits sains d'une excellente qualité.

Depuis 1993, la Suisse est son pays d'adoption, auquel elle est fortement attachée. Consciente des besoins sociaux qui se posent dans notre pays, son entreprise collabore avec la Fondation Foyer Handicap de Genève pour le conditionnement et la logistique, visant de la sorte la création d'emplois pour le personnel de cette Fondation.

Après une année de préparation, son produit a été introduit sur le marché suisse en mai 2014. Reconnu pour sa qualité, il a été immédiatement référencé par les professionnels de la distribution en pharmacie. Aujourd'hui, il est aussi en vente dans de nombreux magasins et restaurants bio de Suisse.

Gérald Bérout, fondateur de SinOptic et président de la Section romande de la Société Suisse-Chine (SRSSC)

www.himalayabio.ch
qzou@himalayabio.ch

Viva Bamboo – eine harmonische Pflanze mit vielen Facetten

Ein Ostschweizer Jungunternehmer
als Pionier in der Provinz Fujian

Ruedi Schaffner im Gespräch mit Christian Gerig,
CEO der Organic Bamboo Industries AG

Fotos: Christian Gerig

Herr Gerig: Wie sind Sie auf die Idee gekommen, sich in China mit Bambus auseinander zu setzen?

Bei einem Gespräch in der Schweiz vernahm ich, dass aus Bambusfasern Textilien hergestellt werden. Das brachte mich auf die Idee, über diese Pflanze nachzuforschen, um herauszufinden, für was sie noch verwendet werden kann. Ich machte mich also auf nach China und war fasziniert von der Pracht, aber auch von der Komplexität des Bambuswaldes. Ein solcher Wald ist eine Einheit, die Wurzeln der Pflanzen sind miteinander vernetzt. Und es gibt 1500 verschiedene Arten von Bambus.

Was löste dieses Erlebnis bei Ihnen aus?

Ich war begeistert und wollte einen Bambuswald besitzen und bewirtschaften. Zuerst entwickelte ich den Gedanken, Bambusrohre für Fahrradgestelle zu verwenden. Diese Geschäftsidee musste ich aufgeben, weil die Praxis zeigte, dass die Bambusgestelle aufgrund von Feuchtigkeitsunterschieden Risse entwickelten. Entweder waren die Stämme nicht genügend abgetrocknet oder es waren zu junge Stämme verarbeitet worden. Im eigenen Wald können wir heute Sorte und Alter der Pflanzen besser kontrollieren.

«Ich nehme mir viel Zeit, etwas Authentisches und Besonderes herzustellen. Für Menschen, denen Sorgfalt und Hochwertigkeit wichtig sind.»

Sie forschten aber noch nach weiteren Verwendungsmöglichkeiten.

Ja, ich wollte mich weiter mit dem Wald beschäftigen, ihn als Rohstoff kennen lernen und sein Potential herausfinden. Ich wusste, dass Bambusblätter in der Traditionellen Chinesischen Medizin zur Wundheilung gebraucht werden. Diese Spur verfolgte ich weiter. Versuche in einem in der Schweiz gepachteten Stück Bambuswald bewiesen mir, dass aus Bambus verschiedene Essenzen gewonnen werden können. Ich reiste also wieder nach China, konnte einen Wald in einem Dorf in Südchina, in Wu Yi Shan City pachten. Wuyishan (武夷山市) ist eine kreisfreie Stadt im Verwaltungsgebiet der Stadt Nanping in der chinesischen Provinz Fujian. Die Stadt hat etwa 300'000 Einwohner. Die Fläche des Waldes hat die Grösse von 50 Hektaren (70 Fussballfelder) und beherbergt jene Sorte von Bambus, welche für die Extraktion von Essenzen geeignet ist. Für mich als Ausländer war das ein erlebnisreiches Unterfangen, welches die Chinesen zuerst erstaunte, mir dann aber zu Respekt verhalf. Sowohl die Behörden als auch die Dorfgemeinschaft waren sehr hilfsbereit und sind es heute noch.

Wie gewinnen Sie Essenzen aus den Bambusblättern?

Alles ist Handarbeit. Die Blätter der 4–5 Jahre alten Stämme werden gesammelt, vorgetrocknet und gelagert. Wir kochen



Dank schonender Produktionsverfahren bleiben Wirk- und Aromastoffe in den natürlichen Bambusextrakten erhalten.

dann die Blätter in Wasser aus und dicken den gewonnenen Saft ein. Dieses dickflüssige Dekokt enthält komplexe Wirkstoffe, z.B. Kieselsäure, die entzündungshemmend wirkt und auch einen Anti-Aging-Effekt besitzt. Zusätzlich können Aromastoffe extrahiert werden, welche in der Naturkosmetikbranche eingesetzt werden und eben den Anti-Aging-Effekt besitzen. Diesen Verwendungszweck sehe ich vor allem in exklusiven Kosmetiklinien.

Gib es weitere Verwendungsmöglichkeiten?

Die Fasern des Stammes können anstelle von Carbon oder Glasfasern den Kunststoffverbindungen beigemischt werden. Der Trend in der Industrie geht nämlich in Richtung wiederverwertbare Materialien. In diesem Segment wollen wir expandieren.

Haben Sie Pläne für die Zukunft?

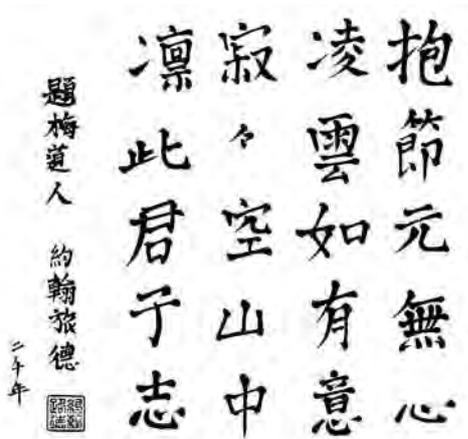
Wir beabsichtigen Biopestizide (Schädlingsbekämpfungsmittel für die Landwirtschaft) herzustellen. Einige Konzerne sind bereits daran interessiert. Und wir beabsichtigen, das Unternehmen in den nächsten 5 – 10 Jahren weiter auszubauen. Dazu muss zusätzliches Betriebskapital investiert werden.

Welches ist Ihre Lebens- und Betriebsphilosophie?

Die Menschen hinter Organic Bamboo engagieren sich täglich mit Überzeugung und grossem persönlichen Einsatz. Ich möchte mein Projekt weiterentwickeln. Es ist nachhaltig, weil die Bambusbäume erhalten bleiben und die Verarbeitungsfabrik in der Nähe des Rohstoffes liegt. Ich betreibe keine Plantage, also keine Monokultur, da es sich um einen alten Mischwald handelt. Organic Bamboo ist mein persönliches Versprechen zum Schutz von Bambuswäldern weltweit. An dieser Vision arbeite ich täglich mit grosser Leidenschaft und Ausdauer. Bambus ist Ursprünglichkeit, Artenreichtum, Lebensraum. In seiner Heimat gedeiht die Waldpflanze an Steilhängen wie auch in Ebenen. Mit zahlreichen Nachkommen bilden die Wurzeln der Stämme einen lebendigen vernetzten Organismus – Generationen von Pflanzen sind über Lebzeiten verbunden. Bambus ist somit auch ein historisches Erbe, das es zu wahren gilt.



Die Organic Bamboo Industries AG gewinnt ihre Rohstoffe nicht aus Plantagen, sondern aus dem eigenen historischen biozertifizierten Bambus-Mischwald.



Bambus-Gedicht von Mei Dao Ren

*Innere Leere verleiht den Stangen Halt
aufrecht wächst er als wäre der Himmel das Ziel
einsam und leer in der Mitte der Berge
ist das nicht der Wunsch jedes Menschen?*

Ein paar Information über Ihre Firma

Die Holding Organic Bamboo Industries AG ist das Ergebnis umfassender Erfahrung, Forschung und Synergien. Sie hat ihren Sitz in der Schweiz, in St. Gallen. Fünf Aktionäre gründeten das Unternehmen im Jahr 2012 mit Dr. Urs Grütter als Präsident, Andreas Arbenz und Christian Gerig als Verwaltungsräte. Das registrierte Kapital beträgt 1,79 Mio. CHF.

Unsere 100 % Tochtergesellschaft in China ist zertifiziert nach ISO9001. Unser Wald und die Produktion in China haben Biozertifikate von EcoCert nach EU und NOP-Standard.

Herr Gerig, ich danke Ihnen für das aufschlussreiche Gespräch und wünsche Ihnen viel Erfolg für die Zukunft.

—
Ruedi Schaffner, Vizepräsident Gesellschaft Schweiz-China,
Mitglied des Redaktionsteams Ruizhong

—
Christian Gerig, geb. 1977. Der Volkswirt absolvierte sein Studium an der HSG. Gerig ist verheiratet und hat drei Kinder. Parallel zu mehreren Afghanistan-einsätzen von 2000 bis 2007 ist er seit 2003 als selbständiger Unternehmensberater tätig. Als Geschäftsführer der Xibambam AG entwickelt er von 2009 – 2012 verschiedene Bambus-Geschäftsmodelle.



www.organicbamboo.org

Schweizer Literatur ist in China kaum bekannt

Margrit Manz im Interview mit Dr. Han Yan 阎寒,
Germanistin und Dolmetscherin

Han Yan lebt seit 7 Jahren in der Schweiz, doch richtig zu Hause fühlt sich die Chinesin eher in der Welt der Bücher. Geboren in Changchun, der Hauptstadt der Provinz Jilin, erfährt sie früh, dass Sprachen Fenster in andere Welten sein können. Angeregt durch ihren Vater, der sich mit der deutschen Sprache beschäftigte, lauschte sie als Kind den fremden Tönen und war sich schnell klar, dass dies ihre Sprache sein sollte. Das Leseerlebnis von Goethes Werther gab dann den Ausschlag, Germanistik zu studieren. An der Universität Peking beschäftigte sie sich intensiver mit der deutschen Literatur und der Linguistik. Eines Tages Goethe auf Deutsch lesen zu können, war ihr festes Vorhaben und Versprechen an sich selbst. 2001 kam Han Yan mit einem Austauschprogramm an die Universität Heidelberg, promovierte dort 2005 mit Summa Cum Laude über Goethe, lernte ihren Mann kennen, und zog, als er 2007 eine Professur an der Universität Fribourg erhielt, mit ihm nach Bern. Zur ersten Lektüre gehörte eine «Gebrauchsanweisung für die Schweiz». Um das Land jedoch verstehen zu lernen, beschäftigte sie sich mit den Schweizer Literaten. «Vierzig Rosen», ein Roman von Thomas Hürlimann, machte damals den Anfang. In ihrem Kopf begann eine gewagte Idee zu reifen. Warum sollte sie nicht die Schweizer Literatur nach China importieren? Und somit ihren Landsleuten auch ihre Entdeckung vermitteln, dass die Schweiz neben den Altmeistern Frisch und Dürrenmatt eine lebendige junge Literaturszene hat. In diesem Jahr ist es endlich so weit. Ihre Idee ist ein Buch geworden und die Sammlung «Zehn Meister der Deutschschweizer Literatur» im Verlag Chong Qing Da Xue Chu Ban She erschienen.

Welche Schweizer Autoren haben sie für ihr Buch ausgewählt?

Gottfried Keller, Johanna Spyri, Robert Walser, Hermann Hesse, Max Frisch,



Dr. Han Yan 阎寒,
Germanistin und Dolmetscherin, Mitglied
der Gesellschaft Schweiz-China und bei ASTTI

www.chinesisch-dolmetscher.ch

Foto: Han Yan

Friedrich Dürrenmatt, Adolf Muschg, Peter Bichsel, Thomas Hürlimann und Lukas Bärfuss.

Wer hat die Übersetzungen gemacht?

Gottfried Kellers Grüner Heinrich und Novellen stammen vom renommierten Übersetzer Tian Daowang aus den 1980er und 1960er Jahren. Heidi erschien 1984 auf Chinesisch. Die Übersetzer sind Wang Shuqing und Guo Xiaofeng. Hesses Übersetzer sind Zhang Peifeng und Zhao Dengrong. Frischs Übersetzer sind Cai Hongjun und Jiang Nan. Dürrenmatts Übersetzer sind Ye Tingfang und Zhang Peifen. Robert Walsers Übersetzer sind Fan Jieping und ich. Die zitierten Texte von Muschg, Bichsel, Hürlimann und Bärfuss habe ich selber übersetzt.

Wer wird ihr Buch lesen?

Germanisten, Literaturinteressierte oder Menschen in China, die sich für fremde Literatur und Sprache oder für die Schweiz interessieren.

Wer hat sie bei dem ehrgeizigen Projekt unterstützt?

Die moralische Unterstützung erhielt ich vor allem von meinem Mann und meinem Verleger, besonders als ich am Sinn meiner Arbeit zu zweifeln begann. Meine fertig gestellten Texte habe ich bei swissinfo.ch und meine Übersetzungen bei der renommierten Zeitschrift Fremdsprachige Literatur in Beijing veröffentlicht. So bekam ich schon während der Arbeit an meinem Buch viele Anregungen von den jeweiligen Redakteuren. Auch E-Mails und Briefe von Lesern, sind Ansporn für mich gewesen. Ich freue mich schon auf alle diejenigen, die mein angekündigtes Buch bestellen werden. Die Begegnungen und Interviews mit Hürlimann und Bärfuss, das Treffen und die Gespräche mit Cai Hongjun, dem berühmten Günter Grass Übersetzer, haben mich zusätzlich sehr ermutigt und inspiriert.

Werden sie jetzt die nächste Generation Schweizer Autoren nach China bringen? Was sind Ihre Pläne?

Mit der deutschsprachigen Literatur lege ich erstmal eine Pause ein und konzentriere mich ganz auf meinen Beruf als Dolmetscherin und Übersetzerin. In der Freizeit lese ich ab und zu zeitgenössische englische Literatur, beschäftige mich mit Yi Jing einem der ältesten Bücher Chinas und lerne ausserdem Französisch. Es ist noch ein sehr langer Weg. Alles ändert sich, ist in Bewegung. Wer weiss, wie es weiter geht.

—
Margrit Manz, Journalistin,
Mitglied des Redaktionsteams Ruizhong
Zürich, Berlin



Auch China braucht mehr qualifiziertes Pflegepersonal.
Nursing Department, Xinzhou Vocational & Technical College, Xinzhou, Provinz Shanxi

Berufsbildungsreform in China: eine Grossbaustelle

Text und Fotos: Peter Ehrhard

Chinas Berufsbildung befindet sich im Aufbruch. Wie baut man innert nützlicher Frist 600 der traditionellen Lehre verpflichteten Universitäten erfolgreich in moderne Fachhochschulen (Universities of Applied Sciences) um? Welche Fähigkeiten, welche pädagogisch-didaktischen und sozialen Kompetenzen werden künftig von Schulleitungs- und Lehrpersonen an den derzeit 13'600 Berufsfachschulen und höheren Fachschulen (Vocational Schools and Colleges) mit ihren rund 30 Mio. Lernenden erwartet? Und schliesslich: Wie können Eltern davon überzeugt werden, dass für ihr Einzelkind

nicht ausschliesslich eine auf den traditionellen universitären Abschluss hinzielende Ausbildung die Alleinseligmachende sei? Ein schwieriges Unterfangen in einem Land, wo seit Jahrhunderten «Wissen» alles – und daran gekoppelt soziales Prestige und Karriere-Aufstiegsmöglichkeiten – bedeutet, der manuellen Arbeit hingegen noch immer das Etikett einer «minderwertigen» Tätigkeit anhaftet.

Auf diese und weitere Fragen versucht China mittels einer mit höchster Priorität vorangetriebenen Bildungsreform Antworten



zu finden. Die erkannten Defizite insbesondere im Berufsbildungsbereich sollen auf der Basis der Modern Vocational Education Development Strategy 2014 – 2020 behoben werden. In China mangelt es heute auf allen Produktionsstufen an qualifizierten Fachleuten. Im Focus der Reform stehen generell eine intensiviertere, komplementäre Zusammenarbeit von Industrie und Schule, eine generelle Modernisierung der Berufsbildung (Curricula und Fachdidaktik) sowie deren Internationalisierung. Ferner: eine Konzentrierung auf bestimmte Schwerpunkt-Gebiete wie Landwirtschaft, Dienstleistungsbereich, Transport und Logistik, Gesundheitswesen und Altersbetreuung, erneuerbare Energien und Umwelt, verarbeitende Industrie und High-Tech-Entwicklung, sowie die Schaffung eines «professional gaokao» (ähnlich der CH-Berufsmaturität) für akademisch leistungsschwächere bzw. High-School-Abgänger mit eher manuellen Begabungen.

Zielvorgabe: langfristig soll ein Gleichgewicht zwischen rein akademisch Ausgebildeten und den Lernenden an FH und weiteren berufsbildenden Institutionen erreicht werden. Wenn es China zudem gelingt, zwischen den beiden heutigen

«Einbahnstrassen» der klassischen Universitätsausbildung einerseits und der beruflichen Ausbildung mit anschliessendem praxisorientierten Fach(hoch)schulstudium andererseits «Brückenangebote» und «Passerellen» zu schaffen, wie sie das schweizerische Bildungswesen kennt, so könnte der berufsorientierte Ausbildungsweg auch in China mit der Zeit an Attraktivität zulegen.

Zu viel Buchwissen, zu wenig praktische Fähigkeiten

China hat die grösste Schwachstelle in seinem derzeitigen Berufsbildungskonzept erkannt: zu viel Buchwissen und rein theoretische Kenntnisse, zu wenig praktische und praxisbezogene Fähigkeiten. Gemäss dem noch vielerorts gängigen Ausbildungsmodell kommen die Lernenden zwar nach zwei Schuljahren im dritten Ausbildungsjahr in den Genuss eines Trainings- oder Praxisjahres. Dessen Erfolg hängt allerdings ganz davon ab, wie gut qualifiziert die betreuenden «Lehrmeister» vor Ort sind und ob lehrplanorientierte Absprachen und gemeinsam festgelegte Lernkonzepte zwischen den Schulen und den «Praktikumsstellen» bestehen.

Die Chinesen sind pragmatisch handelnde Leute. Gemäss dem Motto: «Probier' mal». Erfolgreiches wird sodann verfeinert und weiterentwickelt, weniger Erfolgreiches über Bord geworfen. Ein enormer Zeitgewinn gegenüber der Schweiz, wo Veränderungen und Innovation häufig hart erkämpft und zwischen Berufsverbänden, politischen Instanzen, Schulen und weiteren Interessensgruppen in zähen Verhandlungen ausdiskutiert werden müssen. Hier könnte die Schweiz von China lernen: kürzere Entscheidungswege und kürzere Realisierungszeiten schaffen.

Wie die Rektorin der Shanghai Donghui Vocational and Technical School anlässlich des «2nd Symposium of Sino-Swiss Principals from Secondary Vocational Schools and Vocational Education Centers» im April 2015 in Shanghai ausführte, werden zurzeit im Grossraum Shanghai acht verschiedene Modelle der Zusammenarbeit zwischen den Berufsfachschulen/Colleges und der Industrie/Wirtschaft erprobt.

Im Jahr 2012 hat die Shanghai Academy of Educational Sciences einen auf zahlreichen Felduntersuchungen beruhenden «Annual Report on Technical and Vocational Higher Education in China» veröffentlicht. Im Vorwort unterstreichen die Autoren, dass es bei den Berufsschulen und technischen Colleges vor allem darum gehe, die kreativen Talente der jungen Leute zu fördern und ihre praktischen Fertigkeiten zu schulen. Dadurch sollen sie später einmal möglichst rasch und ohne vorgängiges und aufwändiges Erlernen von Grundfertigkeiten in den Arbeitsprozess eingegliedert werden können.

Spricht man in China vom «dualen» Berufsbildungssystem, so meint man damit nicht zwangsläufig das vielbeachtete «Schweizer Modell», wie wir es hierzulande dank Kleinräumigkeit, kurzen Reisedistanzen zwischen Betrieb und Berufsfachschule sowie einer Vielzahl von KMUs mit diplomierten Lehrmeisterinnen und Lehrmeistern effizient in der Praxis umsetzen können. Dafür ist China viel zu grossflächig und mit einer Bevölkerung von bald 1.4 Mrd. Menschen wohl auch



Maurerlehrlinge bei der praktischen Ausbildung am Guangxi Science & Engineering Technical College, Nanning, Provinz Guangxi



Bildungsreise 2013: Schweizer Berufsfachschulrektoren sind beeindruckt von den Dimensionen der Taiyuan Iron & Steel (Group) Company Ltd., Taiyuan, Provinz Shanxi

noch für längere Zeit ausgesprochen «schulgläubig». Mancherorts scheinen zudem Industrie und Wirtschaft noch nicht erkannt zu haben, dass eine aktivere Partizipation bei der beruflichen Grundausbildung eine nicht zu unterschätzende Investitionsrendite darstellt, weil die jungen, neu einzustellenden Arbeitskräfte bestimmte Grundfertigkeiten in die Unternehmen und Betriebe mitbringen.

Modelle im helvetischen Sinne «eine Aufgabe – drei Partner»

Freilich gibt es landesweit auch zahlreiche Modelle, welche durchaus im helvetischen Sinn und Verständnis des «dualen» Berufsbildungssystems – «eine Aufgabe – drei Partner» – funktionieren. Ein Augenschein vor Ort fördert oftmals Erstaunliches in der Berufsbildungslandschaft Chinas zu Tage, selbst wenn es sich um sogenannte «Vorzeige-Schulen» oder erst um «Pilotprojekte» handelt. So ist die Beijing Business School (BBS) mit nicht weniger als 60 Partner-Unternehmen vernetzt, deren Firmentafeln eine ganze Schulgebäudefassade zieren.

Das Wuxi Institute for Technician (10'000 Lernende) kennt sogar eine Zusammenarbeit mit 80 in- und ausländischen Partnerfirmen, darunter renommierte Unternehmen wie Bühler (Uzwil) oder Bosch. Die Zusammenarbeit zwischen den Schulen und den Firmen mündet häufig in die Führung von «Sonderklassen» (z. B. «The Bühler Class» in Wuxi). Neben den modular eingebauten Praxislehrgängen in den Partnerbetrieben bzw. internationalen Zweigniederlassungen werden teilweise schon bis zu 30 % firmeneigene Ausbildungsprogramme in die chinesischen Berufslehrpläne integriert.

Wo seitens der Zentralregierung in Beijing, den Provinz- und den Stadtregierungen – dem dritten «Akteur» im «Reformverbund» – entsprechend grosszügige Geldmittel fliessen, sind die berufsbildenden Schulen auf das Modernste eingerichtet. So meinte denn einer der Rektoren anlässlich der von Periplus Consulting im April 2015 durchgeführten 2. Weiterbildungsreise zum Thema «Berufsbildung im Reich der Mitte»: «Dass Schweizern Hören und Sehen vergeht, wenn sie die Ausrüstung einer chinesischen

Berufsfachschule sehen. Das hätte wohl keiner von uns für möglich gehalten. Steuerungen vom feinsten, Robotik-Anlagen, mobile Kunststoffspritzanlagen im Kleinformat für den Betrieb im Schulzimmer. CNC-Bearbeitungsstationen im Wert von je 5 Mio. – da bekommt mancher von uns feuchte Augen.»

Mitverfolgen der «virtuellen» Schweissarbeit per Monitor

Andere Schulen, Colleges und Modell-Fachhochschulen siedeln direkt auf ihrem Campus industrielle Unternehmen an, um die Vernetzung Schule – betriebliche Ausbildung noch enger gestalten zu können. In anderen, modernen Schulanlagen und Ausbildungszentren sind die «Werkstatträume» bereits heute in einen schulisch-theoretischen und in einen praxisbezogenen Teil gegliedert. Für letzteren liefern manchmal Partnerfirmen gleich auch die benötigten technischen Ausrüstungen und Gerätschaften. Hin und wieder sogar gratis. Auf den praktischen Schulungsbedarf der Lernenden ausgerichtete Spezialfirmen haben ihrerseits ein grosses Marktpotential entdeckt.

So gibt es zum Beispiel für die ersten «Gehversuche» der zum Schweißer/zur Schweißerin Auszubildenden computergesteuerte Simulationsanlagen mit geringem Platzbedarf, wo auf einem Fernseh-Bildschirm die «virtuelle» Schweissarbeit und deren Resultat mitverfolgt werden kann.

Chinesische Berufsfachschulen und Colleges in vornehmlich ländlichen Gegenden offerieren auch «Erwachsenen-Weiterbildung» – ganz im Sinne des «lifelong learning». So lädt die Yuanping Agricultural School in Xinzhou (Provinz Shanxi) die bäuerliche Bevölkerung der Umgebung einmal pro Monat – an einem Sonntagnachmittag – zur Weiterbildung ein. Dabei stehen aktuelle Probleme der Landwirtschaft auf dem Programm.

Der Schlüssel für eine erfolgreiche Reform des Berufsbildungswesens in China liegt zweifelsohne in einer engen lokalen oder regionalen Vernetzung und Zusammenarbeit zwischen Berufsfachschulen / Fachhochschulen, deren Partnern in



«Virtuelles Schweißen»: eine Demonstration der Guizhou Machinery Industry School, Guiyang, Provinz Guizhou

Industrie, Handel und Gewerbe und den politischen Entscheidungsträgern, den Bildungsministerien. Fazit eines Schweizer Delegationsmitgliedes am Ende der Weiterbildungsreise 2015: «Wenn hier in China die Berufsbildung systematisch erfolgt und mit der Industrie koordiniert wird, dann kann sich Europa warm anziehen.»

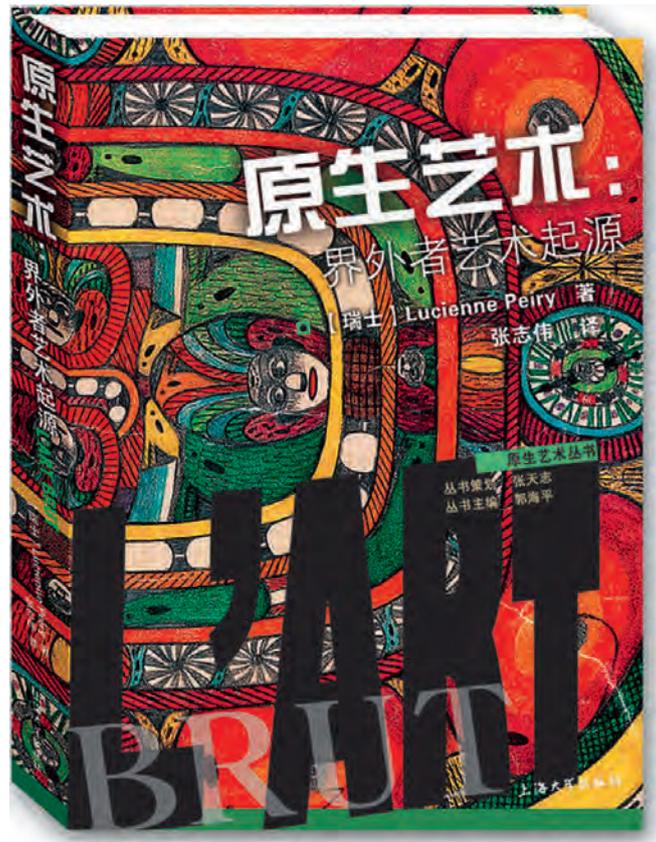
Falls in den kommenden Jahren auch noch pädagogisch-didaktische Verbesserungen in der Unterrichtsmethodik, der Ausbildung des Berufsfachschullehrpersonals, der interdisziplinären Zusammenarbeit und der Teamkompetenz erreicht werden, so könnte der zitierte Rektor durchaus Recht bekommen. Eine dynamische Generation junger Chinesinnen und Chinesen beweist heute allein schon mit den vielen Startups, dass mit ihnen und mit China in Zukunft noch mehr als bis anhin zu rechnen ist.



Dr. phil. Peter A. Ehrhard, Mitglied der Gesellschaft Schweiz-China, mehr als dreissig Jahre Erfahrung im nationalen und internationalen Bildungsaustausch, gründet 2002 die Firma Periplus Consulting GmbH mit Sitz in Zürich, zurzeit prioritär im Bereich der Berufsbildungs-kooperation Schweiz-China tätig.

www.periplus-consulting.ch

L'ouvrage « l'art brut » en langue chinoise



Couverture du livre.
Lancement le 21 septembre 2015 à Shanghai
de la version chinoise du livre « L'Art Brut ».

Le 21 septembre 2015 a eu lieu à la grande librairie Shanghai Book Mall la présentation de la version en langue chinoise de l'ouvrage « L'Art Brut 原生艺术：界外者艺术起源 ». Sous l'égide des Presses universitaires de Shanghai, qui en sont l'éditeur, et de l'Association du peuple de Shanghai pour l'amitié avec l'étranger (SPAFFC), le lancement de cet ouvrage entrait dans le cadre des événements marquant le 65ème anniversaire de l'établissement des relations diplomatiques entre la Suisse et la Chine.

M. Jean-Jacques DE DARDEL, ambassadeur de Suisse en Chine, M. Li Shan, figure de proue dans le domaine de l'art contemporain à Shanghai, M. Guo Chunsheng, président des Presses universitaires de Shanghai, M. YU Jianhao, vice-président

de la SPAFFC, et Mme Lucienne Peiry, auteure de l'ouvrage, ancienne directrice de la Collection de l'Art Brut à Lausanne et membre de la SRSSC, ont honoré la manifestation de leur présence.

Les 22 et 23 septembre, Mme Peiry a également participé à une séance de dédicace à la librairie Zhongshuge à Songjiang, un district de Shanghai, à une rencontre avec des critiques d'art et des éditeurs à Kunshan et donné deux conférences ; la première s'est déroulée à la Shanghai Theatre Academy, la seconde à l'Art School de l'Université Fudan.

Cette publication en langue chinoise est la traduction du livre écrit par Lucienne Peiry. Édité d'abord par Flammarion à Paris en 1997, elle a ensuite paru en anglais et en allemand



Lancement le 21 septembre 2015 à Shanghai de la version chinoise du livre « L'Art Brut ».

Photo : SinOptic

(42'000 exemplaires vendus). Cette nouvelle version et les événements organisés à Shanghai démontrent l'intérêt porté par la Chine à l'Art Brut et la reconnaissance internationale dont bénéficie la Collection de l'Art Brut.

L'ouvrage

L'ouvrage, qui est à l'origine la thèse de doctorat de Lucienne Peiry, retrace l'histoire du concept de l'Art Brut, tout en le contextualisant. Rigoureusement documenté, il permet de suivre l'émergence de ces créations à l'inventivité spontanée, réalisées en milieu asilaire, carcéral ou par des personnes isolées et marginales – toujours autodidactes. Il met en valeur de nombreuses œuvres grâce à plus de 200 reproductions en couleurs qui conservent intact leur pouvoir de fascination et leur liberté subversive.

Dans cet ouvrage, Lucienne Peiry évoque également l'inauguration de ce musée unique au monde, en 1976 et ses premiers développements. La Collection de l'Art Brut est aujourd'hui une institution dont la notoriété est internationale ; elle attire chaque année un public croissant.

Lucienne Peiry est historienne de l'art et docteur ès Lettres, commissaire d'expositions, chargée de cours à l'EPFL, conférencière et auteur. Elle a occupé le poste de directrice de la Collection de l'Art Brut de 2001 à 2011, puis celui de directrice de la recherche et des relations internationales de ce musée de 2011 à 2014.

—
Gérald Bérout, fondateur de SinOptic et président de la Section romande de la Société Suisse-Chine (SRSSC)

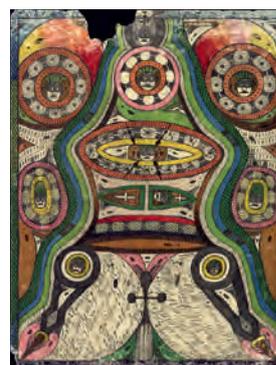
Sites de référence :
www.notesartbrut.ch
www.artbrut.ch

L'art brut, en quelques mots ...

Mme Lucienne Peiry

Le peintre français Jean Dubuffet, premier collectionneur et premier théoricien de l'Art Brut, a établi les principes fondamentaux de ces créations, à partir de 1945 – date à laquelle il commence ses premières recherches, en Suisse, et effectue ses premières découvertes. Il constate que ces peintures, sculptures, dessins, broderies et assemblages sont généralement réalisés dans la clandestinité ou, tout au moins, dans la confidentialité, et ne sont pas revendiqués comme des œuvres d'art par leur auteur. Autodidactes, ces derniers élaborent des systèmes d'expression personnels et produisent des travaux pour leur propre usage, en dehors des cercles artistiques et sans s'y référer. Ignorants des conventions sociales, réfractaires aux règles culturelles, ils transgressent, volontairement ou non, les codes admis, et imaginent des univers symboliques : des œuvres où ils inventent des sujets, des modes de représentation et de figuration, des systèmes de perspective, des moyens techniques, dans lesquels le recours à des matériaux usagés, humbles, mis au rebut, est fréquent. Les auteurs d'Art Brut sont ainsi pour la plupart des inventeurs aussi ingénieux que désinvoltes.

Solitaires, excentriques, inadaptés, déviants, ces femmes et ces hommes sont souvent évincés du corps social, discrédités, et ne trouvent de raison d'être ou d'issue qu'à travers l'expression de leurs fictions, de leurs fantasmes et de leur imaginaire personnels. Ils créent à contre-courant et n'éprouvent le besoin ni d'une reconnaissance ni d'une approbation sociale ou culturelle. Leurs productions, au caractère désintéressé, n'ont pas de destinataire identifié, dans le sens ordinaire du mot, car elles ne s'adressent qu'à eux-mêmes ou, parfois, à quelque entité imaginaire ou spirituelle. Vivant dans l'isolement, voire l'exclusion, et ne trouvant pas ou guère de place dans la communauté qui, souvent, les a éconduits et dans laquelle ils ne peuvent ou ne veulent pas s'inscrire, ces créateurs investissent l'expression symbolique comme un droit à la parole qui leur a été soustrait dans la vie réelle.



Œuvre d'Adolf Wölfli (1864–1930)

Néanmoins, les auteurs d'Art Brut, qui n'ont pas conscience d'opérer dans le champ de la création, agissent hors de tout cadre culturel professionnel, à l'écart des traditions et de toute officialité. Ainsi, l'Art Brut réunit un ensemble composite dont chaque corpus répond à une esthétique singulière. On ne peut l'assimiler à un mouvement ou à un courant artistique dont les membres seraient regroupés dans une action collective par des positions et des revendications communes.



Sehnsucht nach der alten Kultur? Oder Unzufriedenheit mit der Gegenwart?

Persönliche Betrachtungen über China

Von Li Dawei 李大卫

Foto: © Wei Wei

Foto: © Ruyi. Mit freundlicher Genehmigung.

Als ich aus dem Bahnhof trat, wartete Su Yue bereits auf mich. Die junge Frau trug eine hellblaue Seidenjacke mit traditionellem Muster, und ich folgte ihr zu einem in der Nähe geparkten Hyundai. Wir fuhren über eine Autobahn, die schon seit Jahren keine Reparaturen mehr gesehen hatte, vorbei an endlosen Reihen noch unfertiger Gebäude zu beiden Seiten. Unser Ziel war Su Yues Atelier, das etwas versteckt abseits vom Zentrum von Hangzhou lag.

Zwanzig Minuten später führte sie mich durch ihren Garten. Zwar war es schon Winter, aber dank des relativ milden Klimas im Süden bleiben die Pflanzen grün und die voll erblühten Pflaumenbäume erfüllten die Luft mit ihrem Wohlgeruch. Bevor wir die Haupthalle betraten, überquerten wir eine Bambusbrücke, die über einen kleinen Teich führte. Das einstöckige Haus meiner Gastgeberin folgte demselben klassischen Stil wie alles Drumherum.

Su Yue – «blasser Mond» – hatte diesen Ort vor zwei Jahren geschaffen. Das erste Mal begegnet waren wir uns eine Woche zuvor in Shanghai, und zwar während einer Teezeremonie, die sie in der Wohnung eines Schriftstellers abhielt. Als ich ihr vorgestellt wurde, lächelte sie und verbeugte sich leicht vor mir, ignorierte aber meine halb ausgestreckte Hand.

Über ihre Vorstellung von dem, was sie für das richtige Leben hielt – oder, wie sie es nannte, das «langsame Leben» – gab sie jedoch bereitwillig Auskunft. Sie holte ihr iPad hervor, auf dem etliche Fotos ihres Hauses gespeichert waren: Bilder, die Szenen aus ihrem Leben zeigten und sich dabei grösste Mühe gaben, sämtliche Anzeichen von Modernität auszublenden. Alles wirkte sehr natürlich. Das, beschloss ich, musste ich mir vor Ort ansehen.

Su Yue – «blasser Mond» schneidert hochwertige Qipaos

Ihr Wohnzimmer hatte sie hier und da mit Orchideen und Winterblüten dekoriert; die Choreographie einiger Zweige erinnerte an Tänzer, die zur Bewegungslosigkeit erstarrt waren. An der Stirnwand hingen Bildrollen mit Kalligrafien, Schriftzeichen eines Gedichtes, das ein Freund verfasst hatte. Während ich all das bewunderte, begab sie sich in die Küche. Mein Angebot, ihr zur Hand zu gehen, lehnte sie ab. Es dauerte nicht lange und sie kam mit vier dampfenden Speisen auf einem Tablett zurück, die verführerisch dufteten.

Alle Zutaten, sagte sie, seien frei von chemischem Dünger und Pflanzenschutzmitteln, und kämen von einem kleinen Bauernhof, eine Autostunde entfernt. Dort hatte sie eine glückliche Zeit lang zusammen mit Bauern aus der Gegend gearbeitet, die sie oft selbstlos unterstützten. Leider konnte sie es sich nicht leisten, auf Dauer in einem abgeschiedenen Dorf zu leben, und schliesslich war sie in einer Stadt gross geworden, die für ihren hohen Lebenskomfort berühmt war.

Während des Abendessens bemerkte ich, dass sie etwas von exotischen Weinsorten verstand. Später erzählte sie mir von ihrer Stelle als Managerin eines Nobelclubs, aus der sie schon frühzeitig ausgeschieden war. «Geschäftliche Dinge haben mir nie Spass gemacht. Stattdessen habe ich mich immer nach einem einfachen Leben gesehnt, nach mehr Zeit für meinen Garten, und Zeit, um noch besser Qin spielen zu lernen» – eine siebenseitige chinesische Zither mit langer Tradition. Ich fand allerdings nicht, dass sie jetzt ein einfaches Leben führte, nicht in diesem Land, das noch weitgehend zur Dritten Welt gehört. Als ich mich nach den laufenden Kosten ihres

Ateliers erkundigte, sagte sie, dass es in erster Linie um den Umgang mit den eigenen Finanzen gehe. «Ich bin nicht reich, aber ich weiss, was mich begeistert. Während sich andere Mädchen über ihre neue Louis-Vuitton-Tasche oder sonst etwas freuen, liegen mir mehr die Dinge am Herzen, die man nicht mit Geld kaufen kann.»

Traditionelle Lebensstile sind in China wieder in Mode

Ihre Nebenbeschäftigung als Schneiderin und Designerin von hochwertigen Qipaos – Kleidern mit hohem Kragen, die von der Tracht der Mandschu-Frauen der Qing-Dynastie beeinflusst wurden – hatte sie nie aufgegeben. Da es einen grossen und nach wie vor wachsenden Markt dafür gab, brauchte sie sich um Aufträge keine Sorgen zu machen.

Vor ein paar Jahren noch hätte sie für ihre antiquierten Umgangsformen und ihr altmodisches Outfit manch skeptischen Blick ernten können, aber nicht mehr heute. Denn seit einiger Zeit sind traditionelle Lebensstile in China wieder in Mode – ein Trend, den viele als Reaktion auf die schnell wachsende Wirtschaft des Landes deuten, und einige als Sehnsucht nach der Rückkehr zur alten Kultur selbst. Welche Einflüsse hier auch immer am Werk sind – es gibt unzählige junge Leute, die gerne von einer Tradition lernen wollen, die den grössten Teil des letzten Jahrhunderts in Misskredit stand, vor allem nachdem Mao 1949 das Land übernommen hatte.

Im Zuge einer Reihe von demütigenden Niederlagen, die mit den Opiumkriegen begannen, hatte das chinesische Kaiserreich versucht, dadurch zu überleben, dass es westliche Technologien übernahm – von Eisenbahnen bis zu Kriegsschiffen – um auf diese Weise seine Industrie und sein Militär zu stärken. In einer vormodernen Gesellschaft wurden moderne Waffen und Maschinen jedoch mehr als unterhaltsame Neuerungen denn als nützliche Hilfsmittel betrachtet.

Chinas Denker suchten anderswo nach Rettung. Bald schon erklärten sie, dem Geheimnis des Erfolgs der westlichen Mächte auf die Spur gekommen zu sein: einer Mischung aus Materialismus, den Lehren von Hobbes sowie einer Vielzahl fortschrittlicher Werte. Die Schuld für die Schwäche des chinesischen Kaiserreichs versuchten sie der politisch-kulturellen Tradition des Konfuzianismus in die Schuhe zu schieben. Nun, da für China bessere Zeiten angebrochen sind, schliesst sich der Kreis. Mit umfangreichen Mitteln ausgestattete Gelehrte wetteifern darin, die vom Westen übernommenen Erfahrungen anzuzweifeln, und rufen stattdessen zu einer Renaissance der traditionellen Kultur auf. Und sie glauben, dass China die krisengebeutelte Welt retten wird.

Doch nicht jeder teilt solche Erkenntnisse. Cao Haili, eine junge, in Berkley ausgebildete Peking Journalistin, ist eine Anhängerin der traditionellen chinesischen Künste. «Sich völlig in einer fremden Kultur zu Hause zu fühlen, ist immer schwierig. Da hilft dir auch deine Bildung nicht viel weiter. Ich bin stattdessen in meine eigene Kultur zurückgekehrt und fand mich in einer wunderbaren Welt wieder.»

Mittlerweile verbringt sie ihre Freizeit damit, Zheng zu spielen, ein weiteres Saiteninstrument, dessen Ursprung sich bis



Der Antiquitätensammler Wei Wei hat sein Atelier in Tianjin *Studio der treibenden Wolken* getauft.

ins ferne Altertum zurückverfolgen lässt. Bewusst meidet sie das temporeiche städtische Leben. «Das Spiel ist etwas Innerliches, da geht es um Schönheit und Geschmack, um nicht mehr und nicht weniger», führt sie weiter aus. «Und der Rahmen, in dem es stattfindet, sollte eine Gesellschaft sein, die rechtsstaatlichen Prinzipien folgt und andere Lebensentwürfe toleriert.»

Gelegentlich lässt sich sogar Konfuzius' Geist sehen

Dies erinnerte mich daran, was Wei Wei, ein Antiquitätensammler, zu mir gesagt hatte. Er hatte Ölmalerei an der Universität studiert und später seine künstlerische Kreativität gegen die obsessive Jagd nach antikem Porzellan getauscht. Das Atelier in Tianjin, das seine wertvolle Sammlung beherbergte, hatte er *Studio der treibenden Wolken* getauft, eine Anspielung auf die unbeständige Natur der Welt.

Einmal stellte ich ihm die Frage, was er über den kulturellen Konflikt zwischen den beiden Sphären dachte, in denen er sich bewegte: der heimatlichen, traditionellen und der



Seine künstlerische Kreativität tauschte Wei Wei gegen die obsessive Jagd nach antikem Porzellan.

modernen aber fremden. Er antwortete, dass er überhaupt keinen Konflikt erkennen könne. «Beide Bereiche sind Parallelen, die nebeneinander herlaufen ohne sich zu schneiden oder gegenseitig zu unterbrechen.»

Spricht man von Chinas traditioneller Kultur, dann sollte man klarstellen, ob man es im ästhetischen oder im politischen Sinne tut. Klassische Literatur und Kunst zu schätzen, ist eine Sache, aber diese als Grundlage der politischen Praxis eines modernen Staates zu betrachten, eine andere.

Während man den Geist von Konfuzius gelegentlich durch das Land wandern sieht, türmt sich der Geist von Mao sogar noch höher über ihm auf. In der Erinnerung eines grossen Teils der Bevölkerung hat Mao ein Erbe der Freiheit, Gleichheit und Brüderlichkeit hinterlassen, zu dem diese Menschen am liebsten wieder zurückkehren würden. Manche rufen sogar zu einer gewaltsamen Revolution auf. Obwohl China nach drei Jahrzehnten Reform und Öffnung quasi eine Marktwirtschaft geworden sei, hätten nur Einzelne wirklich davon profitiert, viele schon weniger und einige überhaupt nicht – so ihre Klage. Denjenigen Liberalen, die den sozialen Wandel unterstützt haben, wird die Schuld daran gegeben. Die Ideen der Englisch

sprechenden Eliten gelten dagegen als etwas Fremdes, von aussen Kommendes.

Selbst relativ erfolgreiche junge Fachkräfte nehmen ihr städtisches, in gläsernen Büros und Apartments eingesperrtes Leben zunehmend als Belastung wahr. Hinzu kommen die Sorgen, die ihnen der Arbeitsdruck, die verschmutzte Luft und der Berufsverkehr bereiten, sodass ihnen die alte Kultur mit ihren Wurzeln in der Landwirtschaft eine verlockende Verbindung zur Natur ermöglicht. Doch ihre Grundhaltung ist eskapistisch.

Aus Nostalgie oder aus Unzufriedenheit mit der Gegenwart oder beidem erliegt man schnell der Versuchung, eine Vergangenheit zu verklären, an die man sich nur undeutlich erinnern kann. Sie wiederzubeleben, ohne sie zu überdenken, ist jedoch keine Lösung, ganz davon abgesehen, dass es praktisch unmöglich ist. Man sollte auch daran denken, dass Chinas Tradition hauptsächlich auf einer Kultur basiert, die die Harmonie in Gemeinschaften betont, und in der es viel um Sitten, Psychologie und die Künste geht, die der heutigen Realpolitik aber wenig mitzuteilen hat. Sie mag dabei helfen, mehr zivilisierte Bürger hervorzubringen. Aber es ist unwahrscheinlich, dass man sie in eine Geheimwaffe verwandeln kann, um sie in sozialdarwinistischen Nullsummenschlachten zu Hause oder im Ausland einzusetzen.

(Aus dem Englischen von Frank Meinshausen)

Li Dawei, 李大卫 geb.1963, arbeitet beim Wirtschaftsmagazin Caijing, VR China

Frank Meinshausen, studierte Sinologie und Germanistik, arbeitet heute als China-Trainer und Übersetzer in München. Seit kurzem gibt er in einem eigenen eBook-Verlag chinesische Prosa heraus.

www.wandtigerverlag.de

Juden in China

Ein Hort der Sicherheit am anderen Ende der Welt

Von Guido Mühleemann
Fotos: Archiv GSC

Betrachtet man die abendländische Kultur, so wird man sehr rasch feststellen, dass sowohl in der Vergangenheit als auch in der Gegenwart die Menschen mit jüdischen Wurzeln eine enorm wichtige Rolle spiel(t)en: sei dies in der Wissenschaft, in der Philosophie, in der Kultur und Kunst (Musik, Malerei, Film, Literatur, etc.) oder auch – was zwar einerseits ein Klischee ist, wenn auch andererseits ausnahmsweise eines mit einer gewissen Berechtigung – in der Wirtschaft und den Finanzen. Und dennoch wurden all diese äusserst positiven Beiträge von Menschen mit jüdischen Wurzeln letzteren oftmals sehr schlecht verdankt: nicht nur im Verbrechen unvorstellbaren Ausmasses des Holocaust durch die Nationalsozialisten, sondern schon sehr viel früher. Eigentlich schon seit den Anfängen der Geschichte der Juden waren diese immer wieder Zielscheibe von Neid, Missgunst, Hass und oftmals leider auch Opfer von Pogromen.

**«Der staatlich geförderte
Konfuzianismus verhielt
sich tolerant
gegenüber dem Judentum.»**

Ein gänzlich anderes Bild zeichnet sich ab, wenn man die Situation in China analysiert: im Gegensatz zu Europa spielten Menschen mit jüdischen Wurzeln in der traditionellen chinesischen Kultur eine geringe Rolle, was aber angesichts der grossen räumlichen Distanz zum Nahen Osten und zu Europa auch nicht wirklich überrascht. Daraus den Schluss zu ziehen, dass es kaum Kontakte zwischen Juden und Chinesen gab, wäre allerdings völlig irreführend.

Tatsächlich ist davon auszugehen, dass wohl schon in vorchristlicher Zeit einzelne Juden über einige der zahlreichen Handelswege bis nach China gelangten. Erstmals schriftlich verbürgt ist eine jüdische Präsenz in China allerdings erst im Jahre 718 n.Chr. Es handelt sich um ein Schreiben in persischer



David Sasson (1793-1864)
osmanisch-indisch-britischer Geschäftsmann und Philanthrop

Sprache mit hebräischen Buchstaben, damals in Zentralasien eine übliche Form der Sprache, in welchem ein jüdischer Kaufmann einen persischen Glaubensgenossen bat, ihm beim Absatz einer Herde minderwertiger Schafe zu helfen. Dieses Schreiben wurde im Jahre 1910 in der Nähe der heutigen Stadt Hotan (Hetian 和田) in der Autonomen Region Xinjiang 新疆 entdeckt.

Ein etwas jüngerer, aus dem Ende des 8. oder zu Beginn des 9. Jh. stammender schriftlicher Beleg für eine Präsenz von Juden im heutigen China wurde 1908 in Dunhuang 敦煌 (Provinz Gansu 甘肅) gefunden. Sicher – und nicht überraschend – ist die Tatsache, dass Juden spätestens im 9. Jh auch in der südchinesischen Hafenstadt Guangzhou 廣州 lebten. Laut dem arabischen Chronisten Abu Zaid al-Sirafi, sollen um 879 nach Christus durch die Truppen des Rebellenführers Huang Chao 黃巢 bei der Einnahme Guangzhous «mehr als 120'000 Muslime, Juden, Christen und Magi, welche in dieser Stadt



Juden in Kaifeng

als Händler lebten» massakriert worden sein. Wieviel Opfer Juden waren, ist sehr schwierig zu sagen, zumal auch die Zahl 120'000 möglicherweise masslos übertrieben sein dürfte. Von dieser tragischen Ausnahme abgesehen sind in China keine Verfolgungen von Juden bekannt. Vielmehr verhielt sich der staatlich geförderte Konfuzianismus tolerant gegenüber dem Judentum, so dass die chinesischen Juden keinen sozialen oder politischen Zwängen ausgesetzt waren. Infolge der verhältnismässig wenigen und zahlenmässig geringen jüdischen Gemeinschaften in China geschah das, was Nicholas de Lange, Dozent für Judaistik an der Universität Cambridge und Autor des Bandes «Die Jüdische Welt» dort wie folgt umschreibt: «als Beispiel dafür, wie es dem Judentum unter Bedingungen äusserster Toleranz ergehen kann: Die mühelose Assimilation führte zu totaler Auslöschung».

Dieses Fazit über die chinesischen Juden mag zwar hart erscheinen, tatsächlich wird man im heutigen China vergeblich nach «chinesischen» Juden suchen, da diese effektiv durch kulturelle Assimilation und Mischeirat gegen Ende des 19. respektive zu Beginn des 20. Jh. praktisch von der Bildfläche verschwunden sind. Doch das 19. Jh. markierte zugleich den Beginn einer neuen Phase in der Geschichte der Juden in China. Mit der gewaltsamen Öffnung Chinas durch die Kolonialmächte, insbesondere seit dem Ersten Opiumkrieg von 1839 – 1842, wanderten erneut Juden in die wichtigsten Hafenstädte Chinas, meist nach Shanghai 上海 ein, um dort Handel zu treiben.

Eine weitere Einwanderungswelle fand im Anschluss an die Russische Revolution und die Machtübernahme der Bolschewiken im Jahre 1917 statt. Die Situation in Russland war für viele Juden, die zuvor bereits immer häufiger Ziele von Pogromen geworden sind, untragbar geworden. Viele der russischen Juden (nach Schätzungen bis zu 20'000) wanderten nach Ha'erbin 哈爾濱 in der heutigen Provinz Heilongjiang 黑龍江 aus. Sie liegt nahe der Transsibirischen Eisenbahn und ist bis zum heutigen Tag noch stark geprägt durch die russische Architektur aus den Jahren 1898–1905, als diese Stadt von den Russen verwaltet worden war. Die meisten anderen Juden gingen in die «International Settlements» von

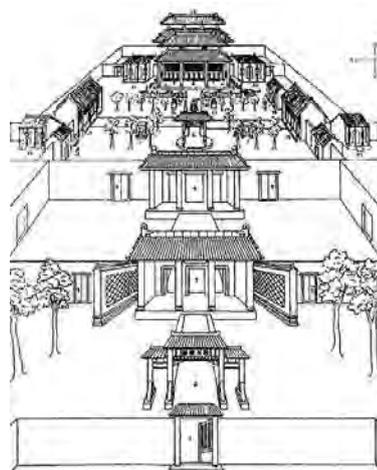
Shanghai. Ein bekannter Jude, der um diese Zeit nach Shanghai einwanderte, allerdings über den Umweg der USA, war der Komponist Aaron Avshalomoff (1895–1964), welcher seinen Musikstil der klassischen westlichen Musik mit chinesischen Musiktraditionen kombinierte.

Obwohl China selbst in der ersten Hälfte des 20. Jh. alles andere als politisch stabil war, wurden die Juden in China doch verschont von jeglicher Art von Verfolgung. Erst nach der Machtübernahme der Nationalsozialisten in Deutschland im Jahre 1933 flohen nicht wenige Juden (nach Schätzungen rund 18'000) nach Shanghai, wo sie den Zweiten Weltkrieg und den Holocaust in Europa überleben konnten. Als Beispiel stellvertretend für viele weitere Familien möge man das Buch von Vivien J. Kaplan lesen: Von Wien nach Shanghai. Die Flucht einer jüdischen Familie. dtv, 2006.

Allerdings sollte sich die Situation für die, jetzt praktisch sämtlich aus dem Ausland stammenden Juden in China nach der Machtübernahme der Kommunisten im Jahre 1949 drastisch ändern. Bis auf wenige Ausnahmen, man denke hier an Israel Epstein, den in China hochgeschätzten langjährigen Herausgeber der Propaganda-Zeitschrift «China Reconstructs», dem 1957 sogar die chinesische Staatsbürgerschaft verliehen worden ist, verliessen sie alle China.

Erst nach Einführung der Politik der Reformen und der Öffnung durch Deng Xiaoping im Dezember 1978 wurde China wieder zunehmend attraktiv für ausländische Einwanderer, so dass in China mittlerweile wieder mehrere Tausend Juden leben, Tendenz steigend. Im Jahre 1992 wurde an der Nanjing-Universität sogar ein «Institut für jüdische Studien» eingerichtet, welches sich nicht zuletzt auch mit der interessanten, wenngleich wenig bekannten Geschichte des Judentums in China befasst.

—
Dr. iur. Guido Mühleemann, Jurist und Sinologe,
Vorstandsmitglied der Gesellschaft Schweiz-China
und Mitglied des Redaktionsteams Ruizhong



Synagoge in Kaifeng

Der chinesische Profifussball

Zwanzig verschenkte Jahre

«Es gibt zwei Hürden für den chinesischen Fussball: die erste ist der linke und die zweite der rechte Fuss.»

Witz unter Fussballfans

中国足球有两大障碍，
一是左脚，二是右脚

Von He Shan (何山)
Fotos: GSC Archiv

Neue Chance, Neues Glück

Während der niederlagenreichen Geschichte des chinesischen Fussballs haben die Medien immer wieder die Ursachen erörtert und nach dem geeigneten Weg gesucht, den chinesischen Fussball voranzubringen. Die Experten haben über das System und die Befähigung der Chinesen, über Trainer und Trainingsmethoden diskutiert. Alles schien irgendwie eine Rolle zu spielen, aber zum Kern des Problems ist man dabei nicht vorgedrungen. Nachdem man bereits einen hohen Preis gezahlt hatte, kam man zu einem mehr oder weniger einhelligen Fazit: Die chinesische Profiligena krankt vor allem an zwei Dingen, an einer mangelnden Nachwuchsförderung und am Problem geschobener Spiele.

Fatale Fehlplanung

Als Importprodukt der westlichen Zivilisation führte der Fussball in China schon immer ein Nischendasein. Die Zahl der Chinesen, die regelmässig selber kickten, war verschwindend gering.

Anfang der 1990er Jahre wurde der Grossteil gesellschaftlicher Ressourcen in China nach wie vor von Regierungshand kontrolliert, die Märkte waren kaum entwickelt. Die einzelnen Profiklubs konnten nur in Abhängigkeit von den Lokalregierungen überleben, woraus sich ein verzerrtes Gewinn-

modell ergab. Allein durch die Einnahmen ihres Teams konnten sich die Klubs nicht über Wasser halten. Als öffentliche Unternehmungen waren die Vereine jedoch von Nutzen, wenn örtliche Kader ihre politische Bilanz aufbessern wollten. Im Gegenzug gewährten die Beamten den Sponsoren der Klubs Vorteile wie Grundstücksgenehmigungen oder Steuererlässe.

«Beim Fussballspiel verkompliziert sich alles durch die Anwesenheit der gegnerischen Mannschaft.»

Jean-Paul Sartre

Diese Liaison zwischen Geschäftsleuten und Beamtschaft ist keineswegs nur typisch für den Fussball sondern im chinesischen System ein häufig anzutreffendes Phänomen. Während seines Bürgermeisteramts in Dalian machte Bo Xilai (薄熙来), der unbedingt politische Erfolge vorweisen musste, den Fussball zum Aushängeschild der Stadt Dalian. So holte Dalian acht Titel in Folge und Wang Jianlin (王健林), der schon früh in den Fussballklub investiert hatte, legte hier



An der Fussball-Akademie in Shanghai werden über 400 Kinder zwischen 4 und 18 Jahren trainiert

den Grundstein seines Vermögens. Während jedoch Bo Xilai zwanzig Jahre später aus dem Politbüro flog, wurde Wang Jianlin zum reichsten Mann Chinas.

Dieses Modell hatte einen fatalen Schwachpunkt: Weil die lokalen Kader infolge ihrer Beamtenkarriere permanent versetzt wurden, konnten die Geldgeber immer nur kurzfristig in die Vereine investieren. Sobald die Zusammenarbeit mit einem Beamten beendet war und es keine Aussicht auf weitere politische Vorteile und Vergünstigungen gab, zogen sich die Investoren umgehend zurück. Beim nächsten Sponsor wiederholte sich die Geschichte. Bei diesem Konzept der schnellen Geldmacherei hatte man kein Interesse daran, in den fussballerischen Nachwuchs zu investieren. Die Fussballklubs wurden wie Mantelgesellschaften an der Börse von einer Hand zur anderen gereicht.

Während die Nachwuchsförderung früher Sache der Regierung war, hatte diese seit der Professionalisierung des chinesischen Fussballs das Budget zur Förderung des Jugendfussballs immer mehr gekürzt und den Vereinen die Verantwortung dafür übertragen. Um sicherzustellen, dass der Sportetat bei den Olympischen Spielen von 2008 gebündelt den Disziplinen mit Medaillenaussichten zu Gute käme, wurden seit der Jahrtausendwende alle Jugendfussballprogramme an den Sportschulen gestrichen.

Der japanische und koreanische Fussball war dem chinesischen in dieser Hinsicht weit voraus. In den 1990er Jahren ergab eine nationale Erhebung, dass in den 22 zentralen Fussballstädten Chinas nur 10.000 Kinder und Jugendliche regelmässig Fussball spielten, in Japan und Korea waren es hingegen eine Million. In dieser Quote von 1:100 war das aussichtslose Schicksal des chinesischen Fussballs besiegelt.

«Im chinesischen Fussball wird nicht schwarz sondern rot gepfiffen!»

chinesischer Trainer

Es ist nicht so, dass keiner dieses Problem erkannt hätte. Doch weil für die Entwicklung des Schulfussballs Unsummen von Staatsgeldern hätten freigemacht werden müssen, war dieser auf die Initiative des Bildungsministeriums oder noch höherer Stellen angewiesen. Die jahrelangen Appelle der Medien blieben allerdings ohne Wirkung. Das Gesamtkonzept der chinesischen Profiligen war schon von Grund auf zum Scheitern verurteilt.



Die ersten 90 Minuten sind die schwersten.
(Fussballerweisheit)

Diese versteckten Gefahren blieben den normalen Fussballfans verborgen. Was diese auf die Palme brachte, waren die diversen offensichtlichen Spielmanipulationen. «Im chinesischen Fussball wird nicht schwarz sondern rot gepfiffen!», so das berühmte Zitat eines chinesischen Trainers. Er meinte damit, dass hinter vielen umstrittenen Schiedsrichterentscheidungen nicht einfach Bestechung und Fussballwetten steckten, sondern die Funktionäre der Fussballverbände ihre Finger mit im Spiel hatten. Die chinesischen Fussballvereine waren mit den Regionalregierungen eng verflochten. Als halboffizielle Institutionen erhielten die Fussballverbände von den lokalen Regierungen immer wieder die Anweisung oder den Wink, man solle doch beim entscheidenden Spiel um den Pokal oder den Klassenerhalt etwas nachhelfen. Ihnen blieb nichts anderes übrig, als gute Miene zum bösen Spiel zu machen. Auf die Empörung der Fans reagierten sie mit einer Vogelstrausspolitik und versuchten so die Wogen zu glätten.

Später gingen einige Klubs dazu über, Fussballfunktionäre, Schiedsrichter oder Gegner direkt zu schmieren. Zudem begannen einige grosse Wettgemeinschaften die chinesische Liga zu manipulieren. Da klar war, dass der Fussballverband,

der selbst keine weisse Weste hatte, den Vorfällen nicht gewissenhaft nachgehen würde, schlug der Zorn der Fans in Hoffnungslosigkeit um. Sie wendeten sich vom Fussball ab.

Man muss fairerweise sagen, dass das Korruptionsproblem im chinesischen Fussball nicht gravierender ist als in anderen gesellschaftlichen Sphären. Man könnte sogar behaupten, dass es hier um einiges sauberer zugeht. Allerdings ist der Fussball in China der transparenteste Bereich mit der grössten Meinungsfreiheit, so dass über jede kleinste Unregelmässigkeit in den Medien lang und breit berichtet wird. Die Bestechungsgelder der vielen Schiedsrichter und Funktionäre des Fussballverbandes, betrug maximal zwanzig oder dreissigtausend Yuan. Das sind Peanuts im Vergleich zu den Beamten, die sich mit Hunderten von Millionen kaufen liessen.

Dass die Korruption im Fussball schliesslich doch noch streng verfolgt wurde, hatte einen bestimmten Grund: Die Spielergebnisse der Nationalmannschaft waren so miserabel, dass man es nicht mehr für Wert befand, das Team zu schützen. Im chinesischen Sport hatten noch einige andere Disziplinen ein Korruptionsproblem. Doch da man hier Goldmedaillen gewonnen hatte und es um die nationale Ehre ging, standen sie unter einer schützenden Hand. Im Vergleich dazu waren die fussballerischen Leistungen katastrophal. Allgemein war man der Meinung, man hätte nun genug gelitten. Sobald sich eine geeignete Gelegenheit ergab, griff die Polizei rigoros ein.

Der Glücksfall eines landesweiten Systems

Erst zwei Jahre, nachdem die Karten im Fussball neu gemischt worden waren, wurde den Fussballfans klar, dass man die Antikorruptionsbewegung dem damals amtierenden Vizepräsidenten Xi Jinping (习近平) zu verdanken hatte. Tatsächlich war der harte Stil der Operation typisch für den Politiker. Das Tribunal in der Welt des Fussballs war gewissermassen das Vorspiel zu der grossen Antikorruptionskampagne, die seitdem über China hinwegrollt. Von da an war in der chinesischen Profiligena eine neue Ära angebrochen.



Cuju – Fussball im alten China

Fussball wird Schulfach in China

Es ist nicht einzusehen für Chinas Führung, dass ihre Nationalelf nicht den Sprung an die Weltspitze schaffen sollte. Mit neuen Strukturen und Methoden will der Staatsrat die Förderung vorantreiben. Fussball wird künftig zur Chefsache erklärt und kurzerhand die Nachwuchsförderung vom Nationalverband auf das Erziehungsministerium übertragen. Im Reich der Mitte soll Fussball landesweit in immer mehr Schulen in den Unterricht aufgenommen und für Millionen von Kindern und Jugendlichen Pflichtfach werden. Derzeit spielt der Profi-Fussball noch keine Rolle in China, obwohl bereits in vielen Sportarten ein hoher Medaillenspiegel erreicht wird. Chinas Nationalmannschaft rangiert lediglich auf Platz 81 in der Welt. 2002 war sie bei der bislang einzigen WM-Teilnahme in Japan und Südkorea wenig erfolgreich und musste schon in der Vorrunde ohne Punkte und Tore nach Hause fahren. Die Profiligen, die durchaus namhafte Trainer und Fussballstars verpflichten konnte, leidet unter häufigen Manipulationsskandalen. Das soll sich jetzt ändern. M.M.

Zum Glück ist Xi Jinping Fussballfan

Dass Xi Jinping ein Fussballfan ist, ist kein Geheimnis. Bei jedem auswärtigen Besuch, kommt er irgendwann auf den Fussball zu sprechen. Und auch bei dem von Xi Jinping als Staatspräsident propagierten «Chinesischen Traum» scheint ein Kapitel für den Aufstieg des Fussballs reserviert. Während China unterdessen die USA als grösste Volkswirtschaft der Welt abgelöst hat, rangiert der Herrenfussball auf der internationalen Rangliste lediglich an 81. Stelle. Eine Platzierung, die für die chinesische Führung absolut inakzeptabel ist.

**«Ich habe drei Wünsche:
China soll sich für eine WM
qualifizieren. China soll
eine WM austragen und China
soll eine WM gewinnen.»**

Xi Jinping

Bald begannen ein paar Immobilienhändler mit einem guten Riecher fürs Geschäft, in den chinesischen Fussball zu investieren. Am meisten Geld nahm dabei Xu Jiayin (许家印), der Besitzer des Fussballklubs Guangzhou Evergrande und ständiges Mitglied der Politischen Konsultativkonferenz in die Hand. Für zehn Millionen Euro engagierte er den Spitzentrainer und Weltmeister Marcello Lippi, der für China erstmals seit 23 Jahren die Asiatische Championsleague gewann. Chinas reichster Mann Wang Jialin (王健林) hingegen investierte zwei Milliarden, wählte in ganz China 90 junge Fussballtalente aus und schickte sie für drei Jahre in spanische Klubs in die Lehre. Nach ihrer Rückkehr sollen die Kids in seinen Vereinskader aufgenommen werden. Auch Jack Ma (马云), der seinen Internetkonzern Alibaba (阿里巴巴) in den USA an die Börse gebracht hat, investierte bereits 1,2 Milliarden Yuan (ca. 150 Millionen SFr.) in den

Club Guangzhou Evergrande. Nun wird darüber diskutiert, ob sich die Chefs von Online-Unternehmen wie Tencent (腾讯) oder Baidu (百度) ebenfalls eine Fussballmannschaft zulegen.

China ist sich bewusst geworden, dass man nicht weiterkommt, wenn die Regierung wie früher die Förderung des Nachwuchsfussballs vernachlässigt. Das chinesische Erziehungsministerium hat deshalb ein ehrgeiziges Projekt für den Schulfussball ins Leben gerufen: Man will sich an den Schulen in ganz China 20 Millionen Fussballer heranziehen. So wurde der chinesische Fussball über Nacht zum Lieblingskind des nationalen Sportsystems. Das könnte nicht nur die Nachwuchsfrage im Fussball lösen sondern auch viel Kapital über den Markt generieren.

Sobald das Nachwuchsproblem im chinesischen Fussball gelöst ist und solange die chinesische Wirtschaftslage stabil bleibt, hat die chinesische Fussballkultur mit ihren Erfahrungen der letzten zwei Jahrzehnte gute Aussichten, sich aus der chinesischen Gesellschaft heraus natürlich zu entwickeln. Dann gibt es keinen Grund, warum China nicht zu einer grossen Fussballnation werden sollte. Nach zwanzig verschenkten Jahren besteht endlich die Hoffnung, dass der chinesische Fussball in eine rasante Entwicklungsphase eintritt. Möglicherweise wird diese neue Epoche auch neue Probleme hervorbringen, aber das ist eine andere Geschichte.

He Shan (何山) ist Journalist und Kolumnist und schreibt seit vielen Jahren über Fussball

Übersetzung aus dem Chinesischen: Julia Buddeberg

© Magazin Goethe-Institut China

Ni hao, Ich bin Vegetarier!

我 你
吃 好
素

Von Margrit Manz

Foto: Archiv GSC

Unsere Ernährung hat einen grossen Einfluss auf unsere Gesundheit. Jeder weiss, dass pflanzliche Lebensmittel viele Vitamine enthalten, sekundäre Pflanzenstoffe und auch Mineralstoffe. Sie sollten daher ein fester Bestandteil jedes Speiseplans sein. Aber schmeckt das alles auch?

Wie ist es, Vegetarier oder Veganer in China zu sein? Bei meiner letzten Reise in die chinesische Provinz Yunnan bin ich ungewollt dieser Frage nachgegangen. In Kunming, der Hauptstadt Yunnans, schlenderte ich über vollbeladene Märkte mit Lebensmitteln, bestaunte rund 30 verschiedene Arten von Tofu, sog den Duft unzähliger Sorten von Dampfbrötchen und Fladenbrot ein, schaute auf Paletten mit verschiedenem Gemüse, frisch oder haltbar gemacht, und versuchte mir Namen und Zubereitung ins Gedächtnis zu rufen. China ist eines der besten Länder für Vegetarier, dachte ich. Aber so einfach war es dann doch nicht!

Trotz der buddhistischen Tradition in China gebe es nur wenig Vegetarier, wurde mir erzählt. Für Selbstversorger mag es noch angehen, sich auf den Märkten die Ware auszusuchen. Doch beim Besuch im Restaurant wird es schon schwieriger. Bei der Bestellung deutlich zu machen, dass man kein Fleisch essen möchte, ist keine Garantie dafür, anschliessend nicht doch Fleisch serviert zu bekommen.

Fleisch ist immer noch ein Statussymbol in China. Die Reichen essen also mehr Fleisch, heisst es. Und alle Ausländer sowieso. Fleisch gehöre einfach auf den Tisch, wurde mir von Liu Shang, dem 50-jährigen, umweltbewussten Restaurantbesitzer vom «Golden Dragon» in einer der kulinarisch angesagten Gassen Kunmings erzählt. So zeige man, wie wohlhabend man sei, fügte er verschmitzt hinzu. Ganz sicher war ich mir bei seinen Auskünften nie, ob er mir nicht das Blaue vom Himmel erzählte. 顾左右而言他

Was sicherlich stimmte war, dass die Nachfrage nach Fleisch die Preise in die Höhe treibe, sowie auch die Fettleibigkeit. Traditionelle chinesische Küche ist sehr an Gemüse orientiert.

Wenn Fleisch nicht das Hauptgericht ist, wird es wie ein Gewürz verwendet, z.B. kann gebratener Tofu mit Fleischwürze überzogen sein. Davon steht jedoch nichts in der Speisekarte. Man kann aber davon ausgehen, dass dem gebratenen Gemüse oftmals zur «Geschmacksverbesserung» Schmalz (Schweinefett) hinzugefügt wird.

Das chinesische Wort für Fleisch (肉), wenn es allein verwendet wird, bezieht sich nur auf Schweinefleisch. Andere Fleischsorten werden gesondert angegeben, z.B. Rindfleisch 牛肉. Wenn ich also bei der Bestellung im Restaurant betone, kein Fleisch zu essen, habe ich lediglich deutlich gemacht, dass ich kein Schweinefleisch essen möchte. So also auch im «Golden Dragon». Liu Shang stürzt lachend in die Küche und bringt mir gebratenes Hühnchen und Rindfleisch. Er weidet sich an meinem verdutzten Gesicht, dann «entart» er das Gericht als geschickt zubereiteten Tofu.

Liu Shang klärt mich über die Speisekarten in den Restaurants auf. Die oft blumigen, poetischen Namen sagen nichts über den Inhalt. Wer also auf der Speisekarte «Wehender Duft» liest, ahnt nicht, dass dies würzige Schweinerippchen

**«Haifischflossen – vegan»,
«Rind – aus Tofu»
und «Sushi – ohne Fisch».**

sind. Zum Abschied gibt er mir den Tipp, den Satz 我吃素 zu lernen. «Ich bin Vegetarier» heisst übersetzt ganz einfach «Ich esse Gemüse»! Einen nächsten vegetarischen Versuch starte ich beim Frühstück. Die beliebteste Variante ist Klebeteig (油条), also frittierte Teigstangen mit warmer und gesüßter Sojamilch (甜豆奶).

**«Ich bin Vegetarier»
heisst auf Chinesisch:
«Ich esse Gemüse.»**

Eine Freundin, die gerade Hong Kong kulinarisch durchstreift, berichtete mir folgendes zu diesem Thema: Sie las an einem Restaurant: «Haifischflossen – vegan», «Rind- aus Tofu» und «Sushi – ohne Fisch». Und das geht dann so: Aus Seegras, Austernpilzen und Sojabohnen-Fasern wird eine vegane «Haifischflosse» gebastelt. Sushis, die nach Thunfisch und Lachs schmecken, werden aus Tiefsee-Seegras, kombiniert mit Meeresalgen, hergestellt. Schmeckt das alles wirklich? In Hong Kong setzen immer mehr chinesische Restaurants auf vegetarische Gerichte. Neben purem Geschäftssinn, weil vegetarisches Essen gerade in Mode ist, behalten sie auch die Gesundheit der Kunden und den Tierschutz im Auge, heisst es in ihrer Marketing-Philosophie.

Nicht nur veganes Essen, sondern auch biologischer Anbau erfreut sich mittlerweile wachsender Beliebtheit unter der

Stadtbevölkerung Hong Kongs. Interessant auch, dass junge Menschen sich ganz der Landwirtschaft und damit einer Arbeit verschreiben, die die Generation ihrer Grosseltern versucht hat, ein für allemal hinter sich zu lassen, berichtet meine Freundin.

«Heute ist es einfacher, Vegetarier zu sein, als vor 20 Jahren», sagt Liu Shang in Kunming auf meine Frage, ob man in China als Vegetarier bestehen könne. Und fügt hinzu: «Immer mehr Menschen begreifen die Vorteile einer vegetarischen Ernährung.»

Die kulinarische Tradition, zu der auch das gemeinsame Essen gehört, macht eine vegetarische Lebensweise für viele Chinesen zur familiären Herausforderung. Liu Shang erzählt aus eigener Erfahrung von der heftigen Auseinandersetzung am Esstisch, als er bekannt gab, Vegetarier werden zu wollen. Doch der Erfolg der ökologisch orientierten Bewegung ermutigte ihn. Sie bediene, davon ist Liu Shang überzeugt, nicht nur den Trend, dass es modern und chic ist, grün zu sein, sondern ziele darauf ab «Herz und Werte der Menschen zu ändern».

Margrit Manz, Journalistin,
Mitglied des Redaktionsteams Ruizhong, Zürich, Berlin



Vegane Ernährung leicht gemacht: Gemüse, so weit das Auge reicht ...



À Weihai, Taila est un projet pharaonique

Du Ningxia à Penglai: la surenchère des châteaux chinois

Texte et photographies de Pierre Thomas

Deux régions vitivinicoles chinoises de prestige s'opposent : le Ningxia, à la frontière de la Mongolie, au nord-ouest de Pékin et Penglai, dans le Shandong, au sud-est de la capitale. Les deux édifient à tour de bras des châteaux, aussi kitsch que spectaculaires.

Dans la banlieue de la ville de Penglai, à Great Wall, cave du groupe d'État COFCO, Li Jin, le jeune « manager » technique, situe l'enjeu : « Les Chinois boivent local. Le Shandong est favorisé. Il a une ancienne réputation viticole, vieille de plus de cent ans, et il est peuplé de 95 millions d'habitants. L'arrivée du TGV

a mis la région à quatre heures de train de Pékin. Le Ningxia, lui, est minuscule. Ses habitants, à forte minorité hui musulmane, ne boivent que très peu de vin. Sa réputation est très récente. Il doit donc exporter ses vins ... et Pékin est plus loin. »

Le Ningxia, très inventif

Pourtant, à Yinchuan, le gouvernement local « met le turbo » pour faire progresser la qualité des vins du Ningxia. Il a pris trois mesures originales. D'abord, il a entamé une procédure de classement de crus, comme à Bordeaux : les premiers dix « châteaux » ont accédé au niveau de cinquième cru, en 2013. On attend prochainement, une liste de dix autres domaines et cinq à sept promus en quatrièmes crus classés, et ainsi de suite, tous les deux ans jusqu'au sommet de la pyramide et les 1ers crus.

Ensuite, il organise un concours pour désigner les meilleurs vins chaque année, avec un lot de bouteilles mis sous scellés dans les caves. J'étais l'un des cinq jurés de ce Ningxia Wine Challenge 2015, qui a décerné, parmi une centaine de vins jugés à l'aveugle, huit médailles d'or, dont l'une pour le seul assemblage rouge, à la jeune œnologue Zhang Jing du Château Helan Qingxue (Jiabeilan), première lauréate d'une médaille d'or pour un vin chinois à Londres, il y a cinq ans.

Le Ningxia a aussi reconduit un trophée pour les vinificateurs du monde entier. Il y a deux ans, ils étaient une dizaine, cette année, 60 de 20 nationalités. Hélas, aucun Suisse ... La majorité viennent de l'hémisphère Sud : Australiens (10 participants), Néo-Zélandais (7), Argentins (5), Chiliens et Sud-Africains (3 chacun). La vendange 2015 est mise à disposition de ces « winemakers », qui élaboreront leur vin durant deux ans, jusqu'à la dégustation par un jury d'experts internationaux et un classement des meilleures cuvées.

Dans les châteaux du Ningxia et de Penglai

Avec une délégation de la Société Suisse-Chine, conduite par Gérald Béroud, nous avons visité, en été 2013 (voir le no 1/2014 du magazine Ruizhong), en ville d'Yinchuan, le domaine de Silver Heights, conduit par la jeune œnologue Emma Gao et son mari bordelais, Thierry Courtade. J'y suis retourné, au pied de la Montagne Helan Nord, où le couple vient d'inaugurer une cave fonctionnelle : rien de spectaculaire, pas de « château », mais un hangar rouge et un chai à barriques enterré. De cet antre fonctionnel sortent toujours les meilleurs vins de Chine !

**« Ces châteaux sont un passeport
touristique pour
un univers méconnu : le vin. »**

Grandes ambitions aussi pour le « disneylandien » Château Bacchus, cru classé, qui s'est assuré récemment les services du jeune œnologue français de Montbazillac, Benoît Beigner. Il avait vinifié, comme participant au premier challenge des œnologues invités, au Château Yuanshi – autre cru classé – un vin Premium 2012, qui a remporté une médaille d'or au concours local 2013. Spectaculaire, Château Yuanshi est construit pierre par pierre, extraites des quelque 120 ha du vignoble au sol sablonneux parsemé de cailloux, qui arrive en production cette année. Cap au sud-est, cette fois, dans la région de Penglai, la « route des châteaux » (trois douzaines : 14 d'achevés, 11 en construction et 11 projets approuvés) va de l'improbable château écossais bâti par un ex-financier de Shanghai, Chris Ruffle, qui a appris le chinois à Oxford, importe du whisky et fait son propre cidre, aux trois châteaux au style de décor hollywoodien de Wencheng, dont l'un, digne de la Belle au bois dormant, est en voie d'achèvement, derrière un arc de triomphe en faux marbre vert ... Mais aussi les chantiers de la cave du Domaine de Lafite-Rothschild, associé au fonds d'investissement chinois Citic, dans la Nava Valley (sic !), qui vinifie sur place sa vendange 2015, la première de ce domaine haut de gamme, ou le bâtiment cubique de Shangri-la Mason, une exception futuriste dans un monde décadent de faux vieux.



Chez Junding à Penglai : « Chacun peut être œnologue »

Les caves comme attraction touristique

Dans un style espagnol ou mission californienne, le plus imposant reste le premier du genre à Penglai, construit en 1998, Junding. Il dépend de la COFCO, le groupe agricole d'État, avec son vaste chai à barriques, son bar à vins, son magasin de souvenirs, et son espace-clients où le slogan en néon affirme : « Chacun peut devenir son propre œnologue ». Ici, on propose au visiteur de faire son assemblage, à partir de six cépages rouges, de remplir sa bouteille, de créer son étiquette et de repartir avec « son » vin ... Dans la banlieue de Penglai, State Guest illustre ce que sont ces « néo-châteaux » pour les riches Chinois : ils y choisissent en cave qui une barrique de vin, qui des bouteilles, tenues sous clé dans un cellier. On s'y marie et on y passe sa nuit de noces dans une des suites luxueuses, dans une pagode, en style de la dynastie Tang, dont on sait qu'ils furent les premiers Chinois à apprécier le vin, il y a 1'400 ans, sur la Route de la soie.

Dans l'empire du Milieu, le vin est une attraction touristique comme une autre. Et même mieux qu'une autre, puisqu'il fait découvrir un univers méconnu de la majorité des Chinois, le vin et ses étapes d'élaboration ... Dans le Shandong, à une heure de route de Qingdao – la capitale de la bière Tsingtao ! –, l'ex-banquier d'origine allemande, Karl-Heinz Hauptmann, termine un complexe œnotouristique, le Château Nine Peaks, avec restaurant gastronomique et des chambres de luxe, adossé à un domaine viticole de 150 hectares, dont 80 sont déjà plantés. De la colline, en regardant les montagnes au loin, avec un tapis de vignes au premier plan, le paysage rappelle la Toscane ou Stellenbosch, en Afrique du Sud ...

Taila, un projet pharaonique

L'« oscar » du kitsch et de la démesure revient au projet Taila, près de la ville de Weihai, dans le Shandong toujours, au bord du golfe de Bohai. Son instigateur est un ancien chef de cuisine, devenu roi de l'immobilier de la région, Chen Chunmeng. Projet pharaonique : sur 2'000 hectares bordant un lac artificiel, il est prévu d'édifier 200 châteaux avec 10 hectares de vigne autour, tous d'une architecture différente, des



À Wencheng (Penglai), des châteaux comme s'il en pleuvait.

hôtels, un parcours de golf, etc. On peut « acheter » de la vigne, ou plutôt investir sur dix ans de vendange, vinifiée dans une grande cave. Le magicien des lieux s'appelle Gérard Colin. Une vieille connaissance, qu'on avait rencontrée à Turfan, ville-oasis du Xinjiang, sur la Route de la soie, où il s'est brièvement occupé d'un domaine viticole. Ce Bordelais de Saint-Emilion, il y a dix-huit ans, à 55 ans, avait répondu à une offre par Internet de Grace Vineyards, domaine du Shanxi qu'il a contribué à rendre fameux. Ancien de Château Clarke, à Bordeaux, l'œnologue a ensuite conseillé durant cinq ans les Rothschild de Lafite, dans leur projet de Penglai, où il a fait planter une vingtaine d'hectares en terrasses : un vignoble magnifique!

A Taïla, sont déjà sortis de terre une demi-douzaine de châteaux, de styles improbables, vaguement italien, allemand, ou imitation de la Loire. Aucun n'a été vendu pour l'instant, à cause de la crise immobilière et boursière. Les prix ne sont pas donnés : compter 4 millions de francs pour une villa italienne, piscine en sous-sol, et cave équipée pour vinifier les fruits des 10 ha de vignoble autour du bâtiment. Si vous n'avez pas les moyens, vous pouvez vous rabattre sur de petits chalets suisses ...

En plus de deux caves parfaitement équipées en inox et en barriques, Gérard Colin vient d'inaugurer sa cave expérimentale où il va pouvoir réaliser des « vins de garage » ... Le premier millésime (le 2014) de son chardonnay a décroché une médaille d'or au Concours mondial de Bruxelles au printemps 2015. Son cabernet franc est à l'opposé des vins du Nouveau Monde, frais, avec un toucher de bouche digne des meilleurs rouges de la Loire et son riesling italien simplement délicieux.

S'il ne parle pas le chinois, ce mercenaire sait se faire comprendre. Il suffit de répéter ce que l'on veut : « Et là où un seul employé exécuterait le travail en Occident, ils sont quatre à se concerter pour le mener à bien entre deux pauses ». Ainsi va la Chine, à son propre rythme, souvent déroutant ...

—
Pierre Thomas, journaliste,
écrivain du vin et dégustateur, Lausanne

www.thomasvino.ch

Guter Wein made in China

Zu den begehrten Luxusgütern in China gehört seit einigen Jahren eine gute Flasche Rotwein (oder auch zwei). Eine Weinbaukultur ins Land zu bringen, verdanken die Chinesen ihrem Reformator Deng Xiaoping, der während des Studiums in Frankreich beschloss, anstelle vom üblichen Hirscheschnaps das Weintrinken in China zu kultivieren. Unterdessen hat es der chinesische Wein zu erstaunlicher Qualität gebracht. Noch ist er ein Geheimtipp. Doch der Genuss der teuren Reben aus chinesischer Hanglage soll jetzt allen zugänglich gemacht werden. Im Zuge der Anti-Korruptionskampagne müssen die Weinbauern nun neue Kundenkreise aufsuchen und so kam viel guter chinesischer Wein jüngst in den Handel. Auch der Sommelier der englischen Queen hat neuerdings chinesischen Wein in den royalen Weinkeller aufgenommen. MM

Die grenzenlose Jagd nach Glück

Von Margrit Manz

Fotos: Suhrkamp Verlag

«16. Mai 1976. Unter Lebensgefahr entfernt sich ein angesehener junger Offizier von der Truppe und wagt die Flucht über das Südchinesische Meer – doch er möchte sich nicht, wie so viele andere, aus der Volksrepublik China absetzen. Er will weg aus Taiwan. Lin Zhengyi ist davon überzeugt, ihm stehe auf dem Festland eine goldene Zukunft bevor. Die Geschichte gab ihm recht: Zhengyi profitierte vom rasanten Aufstieg Chinas und wurde zu einem weltbekannten Ökonomen.»

Der Titel dieser Erfolgsgeschichte «Von Fesseln befreit» führt den westlichen Leser eher in die Irre. Doch der junge Offizier hat damals schon erahnt und vorweggenommen, was heute dem von Chinas Staatspräsident Xi Jinping propagierten chinesischen Traum entspricht: Ein China von grösserer wirtschaftlicher und militärischer Stärke zu erschaffen, den nationalen Reichtum von Kultur und Tradition wiederzubeleben und den ihm zustehenden Platz in der Welt einzunehmen. Chinas KP setzt vor allem auf das Wirtschaftswachstum, um diese Ziele zu erreichen. Was aber denkt, hofft und träumt das Volk?

Der Autor Evan Osnos hat eine Annäherung an dieses Thema gewagt und Reportagen versammelt, die ein anderes, weitaus vielfältigeres China aufzeigen. Keine durchformierte Gesellschaft, wie uns das westliche Medienbild häufig vermitteln will. Über acht Jahre hat er mitunter seine Gesprächspartner begleitet und deren öffentliche Kämpfe und persönlichen Nachwirkungen, Erwartungen und Enttäuschungen, notiert. Gegensätze, wie z. B. die neue Religiosität und das jahrtausendealte Problem der Korruption prallen nicht wirklich aufeinander, laufen eher nebeneinander her und werden in individuellen Aktionen des eigenen Recht-Unrecht-Bewusstsein gelöst. Die rasante Entwicklung der Gesellschaft greift in die Lebenspläne der

Menschen, ändert ihre Perspektiven, schürt Ängste, stärkt Hoffnungen und den Glauben an die Zukunft. Eine pluralistischere Gesellschaft entsteht in China, reich an vielen Träumen, vielen Ideen und Persönlichkeiten.

Osnos versteht in fesselndem Ton und berührenden Bildern seine Geschichten zu erzählen. Man spürt die tiefe Vertrautheit mit dem Gastland, sowie die Verbundenheit mit den Menschen und ihren Schicksalen. Anfangs spricht er vom kollektiven Fieber, dass die Chinesen bei jeder neuen Mode, jeder neuen Philosophie oder neuen Lebensart landesweit befallen hatte. Nach der Öffnung Chinas gab es z.B. das «Westliche-Geschäftsanzug-Fieber», das «Jean-Paul-Sartre-Fieber» und «Mobiltelefon-Fieber». Jetzt in der Gegenwart ist die Ära vieler gleichzeitiger Fiebrerräusche angebrochen, z.B. Fieber nach Konsumgütern; Fieber nach nationalem Stolz, nach Dokortiteln und MBAs Western Made.

Evan Osnos erzählt in seinen Reportagen vom neuen chinesischen Sozialexperiment, einhergehend mit einer strukturellen Nervosität der Gesellschaft. Ihn interessieren der unheimliche «Aufstieg» Chinas in der Welt und die Frage, was der mit den Menschen macht. Eine Sehnsucht nach Wohlstand, Wahrheit und Glaube sei ausgelöst worden, die kaum noch zu kontrollieren ist, meint Osnos. Die mentalen Folgen können von keinem verbindlichen Wertesystem aufgefangen werden. Die Versicherung der Partei, alles unter Kontrolle zu haben, ist möglicherweise eine Illusion. Übermächtig der Druck, sich allein durch wirtschaftliche Erfolge und nationalistischen Prestigegewinn legitimieren zu müssen.

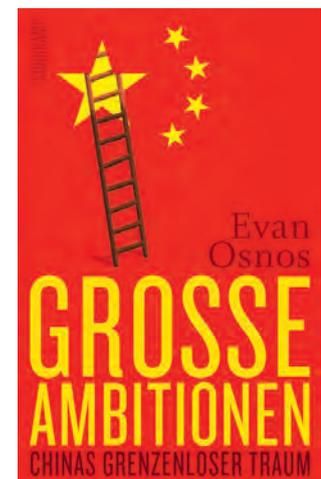
Doch Osnos erzählt vor allem von den Menschen, die zwar in hartem Wettbewerb gegeneinander konkurrieren, trotzdem fürsorglich und solidarisch sein können. Die grundsätzliche Frage lautet dann wohl: Wie viel «Pragmatis-

mus» brauchen Gesellschaften und wie viel «Spiritualität» halten sie aus?

Fazit: Chinesen träumen nicht mehr still vor sich hin. Sie wollen mehr als den offiziell versprochenen bescheidenen Wohlstand, ganz individuell und vor allem: Jetzt.

—
Margrit Manz, Journalistin,
Mitglied des Redaktionsteams Ruizhong,
Zürich, Berlin

Evan Osnos, geb. 1976, war von 2005 bis 2013 China-Korrespondent, zunächst für die Chicago Tribune, später für den New Yorker. Zusammen mit Kollegen erhielt er 2008 den Pulitzerpreis für investigativen Journalismus. Für Age of Ambition (dt. Der grosse Traum, 2015) wurde er 2014 mit dem National Book Award ausgezeichnet.



Evan Osnos, «Grosse Ambitionen – Chinas grenzenloser Traum»
Suhrkamp Verlag, 2015
ISBN: 978-3-518-42483-4,
533 Seiten
SFr. 35,50 / € 24,95
Auch als E-book erhältlich

Wie sich Chinas Einfluss in den Schwellenländern auswirkt

Zwei erfahrene Autorenpaare ziehen völlig entgegengesetzte Fazite

Von Guido Mühlemann

Fotos: Hanser Verlag

Die gewaltige Zunahme der Wirtschaftskraft Chinas seit Einführung der Politik der Öffnung und der Reformen durch Deng Xiaoping im Dezember 1978 schlägt sich mittlerweile nicht nur in den Statistiken nieder, sondern ist längst deutlich sichtbar geworden. Nicht nur, weil man heutzutage in jeder noch so entfernten Ecke der Welt auf chinesische Erzeugnisse stösst, sondern auch auf die Söhne und Töchter des himmlischen Reiches der Mitte selbst. Weit weniger klar ist hingegen, was dies konkret für die verschiedenen Länder und Völker unserer Welt bedeutet, insbesondere für die sogenannten Schwellen- und Dritte-Welt-Länder, zu denen sich China bis vor kurzem selbst zählte.

Dieser Frage ist das spanische Autorenpaar Heriberto Araújo und Juan Pablo Cardenal in ihrem Werk: «La silenciosa conquista china» nachgegangen, welches im Jahr 2011 publiziert und mittlerweile in zahlreiche Sprachen übersetzt worden ist, darunter auch ins Französische und Deutsche. Bei der Suche nach Antworten auf diese Frage haben die beiden Spanier sage und schreibe 25 Länder bereist. Nebst der Volksrepublik China und der Republik China auf Taiwan auch Russland, Kasachstan, Turkmenistan, den Iran, Indien, Myanmar, Laos, Vietnam, Thailand, Kambodscha, Ägypten, den Sudan, die Demokratische Republik Kongo, Angola, Namibia, Mosambik, Südafrika sowie die lateinamerikanischen Länder Kuba, Costa Rica, Venezuela, Ecuador, Peru und Argentinien.

Nicht überraschend sind sie in sämtlichen der besuchten 23 nicht-chinesischen Staaten auf eine deutliche chinesische Präsenz gestossen, war dies doch gerade wonach sie gesucht hatten. Diese starke chinesische Präsenz wirkte sich schliesslich auch auf die Titel in den verschiedensprachigen Ausgaben aus.

Ist im spanischen Titel von der «leisen Eroberung» die Rede, so sehen die Herausgeber der französischsprachigen Ausgabe ein «chinesisches Jahrhundert» am Horizont aufsteigen und im deutschsprachigen Titel ist gar von einem «grossen Beutezug» die Rede, was wohl am besten das Fazit der beiden Spanier trifft.



Heriberto Araújo/Juan Pablo Cardenal
Der grosse Beutezug
 Hanser Verlag WWW, Wissen, Wirtschaft,
 Weltgeschichte, München, 2014
 ISBN 978-3-446-43871-2
 390 Seiten
 SFr. 33.50/€ 24.90

Heriberto Araújo/Juan Pablo Cardenal
Le siècle de la Chine. Comment Pékin refait le monde à son image
 Lonrai: Flammarion, 2013
 ISBN 978-2-0812-7034-3
 331 p.
 SFr. 40.90

Auch wenn die Autoren durchaus den Fleiss und das Engagement der chinesischen Unternehmer positiv werten – als ein Beispiel stellvertretend für zahlreiche weitere Beispiele wäre das Engagement von Zhang Qi in der Demokratischen Republik Kongo zu nennen, welcher im Jahre 1986 ins damalige

Zaire reiste, um die von seinem Onkel gegründete Pfannenfabrik zu verwalten. Dank sehr viel Fleiss und Ausdauer, aber auch, weil es Zhang Qi rasch gelang, sich an die Gegebenheiten dieses Landes anzupassen, sowie wichtige Kontakte bis in die Präsidentenfamilie hinein zu knüpfen, gelang ihm im Laufe der Zeit der Aufstieg zum Millionär.

Andererseits wird an zahlreichen Stellen im Buch darauf hingewiesen, dass infolge der gewaltigen Konkurrenz der preisgünstigeren chinesischen Produkte bereits ganze Volkswirtschaften in den Ruin getrieben wurden. Die Autoren vertreten einerseits die Auffassung, dass zum Beispiel die Afrikaner von den «Made in China» importierten Produkten durchaus profitiert haben, da ihnen nun günstigere Produkte angeboten wurden, welche sie sich zuvor nie hätten leisten können. Andererseits machen sie die billigen chinesischen Importe – die angeblich 70 – 80 % der in der kasachischen Wirtschaft angebotenen Waren umfassen –, just für den Niedergang der Industrie Kasachstans verantwortlich. Auch weisen die Autoren mit zahlreichen Beispielen auf den durch chinesische Firmen betriebenen Raubbau an der Natur hin, sei es in der Holzindustrie in Sibirien oder in Afrika, oder auch beim Abbau von Bodenschätzen in aller Welt. Darüber hinaus wird kritisiert, dass die chinesischen Unternehmen die lokalen Arbeiter, sehr oft aber stattdessen die Arbeitskräfte, die sie aus China engagiert haben – so dass, was ebenfalls kritisiert wurde, keine Arbeitsplätze für die lokale Bevölkerung geschaffen werden – schamlos ausbeuten und überdies in vielen Fällen an ihre Aufträge mittels Korruption gelangt sind.

Zu guter Letzt werden die chinesischen Unternehmen und indirekt auch die chinesische Regierung dafür verantwortlich gemacht, die Demokratisierung der Schwellenländer und die Respektierung der dortigen Menschenrechte zu sabo-

tieren, indem sie Geschäfte in Ländern machen, die von Machthabern wie beispielsweise Sudans Omar el-Baschir regiert werden, die sich nicht gerade in der Respektierung der Menschenrechte hervortun. So als hätte es umgekehrt beispielsweise keine jahrelange Unterstützung durch westliche Länder wie die USA, Frankreich und Belgien für Autokraten wie Zaires Marschall Mobutu Sésé-Séko, Persiens Schah Reza Pahlevi oder zeitweise auch des irakischen Diktators Saddam Hussein oder dem mittlerweile im Westen in Ungnade gefallenen Gabriel Mugabe aus Simbabwe gegeben.

Wenn also die beiden spanischen Autoren einerseits den rasch zunehmenden Einfluss Chinas auf die gesamte Welt bejahen, so ist andererseits klar, dass für sie dieser Einfluss in vielen Aspekten verheerend ist und dies auch weiterhin sein wird, sofern sich keine wichtigen Änderungen in der politischen Struktur der Volksrepublik China selbst ergeben werden.

Zu einem gänzlich anderen Bild betreffend des chinesischen Einflusses in Afrika kommen die Gebrüder Sieren. In ihrem Buch geht es, wie der Titel schon besagt, um Afrikas wirtschaftlichen Aufstieg. Aber wie ein grüner Faden durch das gesamte Buch erscheinen die Chinesen jeweils wie ein «deus ex machina» just dann, wenn die afrikanischen Staaten am meisten auf externe Hilfe angewiesen sind – sei es in Form von Unterstützung beim Bau von Infrastrukturprojekten, sei es beim Erhalt von dringend benötigten Krediten.

Nicht alle chinesischen Unternehmen halten sich an die Gesetze, obwohl sie dies müssten. Sie riskieren damit, die Aufträge zugunsten von Unternehmen aus anderen Ländern, z.B. aus Brasilien, Indien oder Südkorea zu verlieren. Die Afrikaner sind jetzt erstmals seit langer Zeit in ihrer Geschichte wieder in der Lage, ihre Handelspartner frei zu wählen. Ausserdem kann es beispielsweise

in Südafrika zu Streiks oder Protesten kommen, wenn die gesetzlichen Arbeitsbedingungen nicht eingehalten werden oder bei Aufträgen die lokale afrikanische Arbeiterschaft zu wenig berücksichtigt wird. Die chinesischen Unternehmer sind gut beraten, sich an die lokalen Gesetzesbestimmungen zu halten und nicht eine Art Raubbau wie im Buch von Araújo und Cardenal zu betreiben.



Andreas Sieren/Frank Sieren
Der Afrika-Boom. Die grosse Überraschung des 21. Jahrhunderts
 Carl Hanser Verlag, 2015
 ISBN 978-3-446-44321-1
 300 Seiten
 SFr. 31.90/ € 21.90

Wie so oft dürfte die Wahrheit bezüglich der Auswirkungen des wirtschaftlichen Aufstiegs Chinas auf die Schwellenländer ziemlich genau in der Mitte der beiden Extrempositionen liegen, nämlich teilweise heilsam, teilweise aber auch wirklich problematisch sein. Auch ist – gerade im Hinblick auf die andauernden zahlreichen Korruptions- und Umweltskandale in der Volksrepublik China selbst – nicht davon auszugehen, dass sich die grösseren chinesischen Unternehmen in Afrika und anderswo

in den wenigen Jahren, die zwischen dem Erscheinen der beiden Bücher verstrichen sind, sämtlich vom Saulus zum Paulus gewandelt haben.

Sicher ist hingegen, dass beide Bücher – trotz des kritischen Tones im einen und des Optimismus im anderen – in höchstem Masse lesenswert sind, wenn man die immensen geopolitischen Veränderungen zu Beginn des 21. Jahrhunderts besser verstehen möchte.

—
 Dr. iur. Guido Mühlemann, Jurist und Sinologe,
 Vorstandsmitglied der Gesellschaft Schweiz-China
 und Mitglied des Redaktionsteams Ruizhong

Juan Pablo Cardenal, geb.1968, berichtet seit 2003 über China und die Region Asien-Pazifik, zunächst von Shanghai aus als Korrespondent für «El Mundo», später dann von Singapur und Beijing aus für «El Economista». Er lebt derzeit in Hongkong.

Heriberto Araújo, geb.1983, lebt seit 2007 in Beijing und arbeitete zunächst als spanischer Korrespondent für die Nachrichtenagentur AFP, seitdem als freier Reporter für französische und spanische Medien.

Andreas Sieren, geb.1970, lebt seit über zehn Jahren in Afrika, zunächst in Botswana, danach in Südafrika. Er war lange für die UN tätig und arbeitet inzwischen als freier Journalist. Er schreibt für deutsche Medien wie die WirtschaftsWoche, für die südafrikanische Sunday Times und asiatische Zeitungen wie die singapurische Straits Times und den indischen Business Standard.

Frank Sieren, geb. 1967, ist Bestsellerautor und einer der führenden deutschen Chinaspezialisten. Schon in seinem Bestseller «Der China-Schock» untersuchte er die Aktivitäten der Chinesen in einigen Staaten Afrikas. Sein ZDF-Film «Und ewig lockt das Öl – Chinas Griff nach Afrika» war international der erste Film, der sich mit dem wichtigsten Thema der Süd-Süd-Kooperation beschäftigt hat.

Vom notwendigen Chaos und Vergessen



Jean François Billeter
Das Wirken in den Dingen
 Verlag Matthes & Seitz Berlin, 2015
 ISBN: 978-3-88221-386-7
 156 Seiten
 15,00 € / 21,40 Sfr.
 eBook (epub) ISBN: 978-3-95757-132-8

Von Peggy Kames

Foto: Verlag Matthes & Seitz Berlin

Kennern gilt Zhuangzi als der poetischste der Philosophen, während er hierzulande relativ unbekannt ist, obwohl er doch, wie der Lyriker, Essayist und Sinologe Wolfgang Kubin sagt, ein Lieblingskind der deutschen Leserschaft sei. Aber entweder sind es die Sinologen, die sich mit ihm befassen, oder seine Bücher fristen in der Esoterik-Ecke ihr Dasein. Nun könnte damit ein kleines bei Matthes & Seitz erschiene Bändchen aufräumen: Das Wirken in den Dingen. Vier Vorlesungen über das Zhuangzi des Schweizer Sinologen Jean François Billeter.

Billeter versteht China nicht als das exotische Andere, sondern mehr als eine

andere Seite des Okzidents, etwas uns nicht völlig Fremdes. Sein Verständnis des Zhuangzi bezieht er dabei ausschliesslich aus dem Text. Darum betont er eingangs auch seine Lesart, nämlich genau und sicher den Text zu erfassen, sei die einzig richtige Lesart. Sein Ansatz ist es, den Text zu entmystifizieren.

So spricht Billeter auch nicht von Tao oder Weg, denn das würde dem Werk wieder einen chinesischen Stempel aufdrücken, er übersetzt dao oder tao meist als das titelgebende Wirken in den Dingen.

Seine Vorlesungen zum Zhuangzi, in denen er zahlreiche Beispiele aus der westlichen Philosophie und Literatur, von Wittgenstein, Spinoza, Montaigne bis Kleist, zitiert, unterstreichen immer wieder eine räumliche und zeitliche Nähe, und das, obwohl Zhuangzi bereits um 350 v.Ch. gelebt und gewirkt hat. Da nur wenig aus seinem Leben bekannt ist, vermag sich jeder neue Übersetzer lediglich auf Text und Kommentare zu stützen. Doch was ist das für ein Text? Auch er ist eine Interpretation und mit Sicherheit ist nicht zu sagen, was tatsächlich von Meister Zhuang persönlich stammt. Im antiken China wurden Texte mündlich überliefert und die Kompilation, auf die man sich beruft, erstellte Guo Xiang (gest. 312) nach dem Tod Zhuangzis. Mögen auch Textteile nicht auf die historische Person Zhuangzi zurückgehen, sind sie doch seiner Denkkungsart verpflichtet.

Billeter will Zhuangzi verstehen und nicht eine uns fremde Denkkungsart offenlegen. Zhuangzi erzählt von Erfahrungen, schreibt Gleichnisse, oft in dialogischer Form. Billeter greift Beispiele zum Lernprozess, dem Ablauf von Handlungen sowie zur Autonomie und Freiheit des Individuums heraus.

Da sind skurrile, ja unglaubliche Ge-

schichten, wie die von Hundun, dem Chaos, dessen Freunde für seine Gastfreundschaft danken, indem sie ihm 3 Öffnungen bohren, jeden Tag eine, so wie sie selbst auch welche besitzen. Am dritten Tag starb Hundun. Er überlebte es nicht, so zu werden wie alle anderen. Hundun konnte nur im Chaos, als Chaos überleben, die reglementierte Kultur war sein Tod.

In dieser wie auch anderen Geschichten erleben wir Zhuangzi als Fürsprecher absoluter Autonomie und Subjektivität. Er selbst lehnte zeitlebens offizielle Ämter ab, lediglich Aufseher eines Lackbaugartens soll er mal gewesen sein.

Billeter entdeckt im Zhuangzi die Beschreibung der oft wenig beachteten Übergänge vom Bewussten zum Unbewussten, wenn zum Beispiel einmal Erlerntes in Fleisch und Blut übergeht, man es quasi «vergessen» kann und damit seine Autonomie zurückerhält. Zhuangzi beschreibt diesen Prozess am Beispiel des Koches Ding, der ein Rind zerteilen soll. Am Anfang sah er nur ein unüberwindliches ganzes, grosses Rind, dann konzentrierte er sich auf die einzelnen Teile, bis seine Tätigkeit sich irgendwann von selbst vollzog. Ähnliche Erfahrungen kennt jeder Mensch, aber kaum jemand hält sie des präzisen Beschreibens für würdig. Zhuangzi aber ist ein Meister im Beschreiben dieser alltäglichen Erfahrungen. Darauf und was sie mit uns machen, lenkt Billeter den Blick. Immer wieder betont Billeter den Witz und den Sinn für die Dramaturgie des Zhuangzi, als wolle er auch hier sagen: Nur keine Angst, das chinesische Denken ist nicht so fremd, wie mancher denken mag. In sehr handlichem Format kann das Buch überall gelesen werden und verschafft uns einen angenehmen und anregenden Rückzug aus dem reglementierten Alltag.

—
 Peggy Kames, Sinologin,
 Film- und Literaturkritikerin, Berlin

Jean François Billeter, geb. 1939, gehört zu den präzisesten Sinologen des französischsprachigen Raums. Billeter gilt als Revolutionär seines Faches, der die konventionellen westlichen Interpretationen der chinesischen Kultur grundlegend in Frage stellt.

Le Grand imagier chinois

Clés et phonophores des caractères chinois

Contrairement aux écritures alphabétiques indo-européennes, l'écriture chinoise est peu fiable lorsqu'il s'agit de savoir comment se « disent » les mots qu'on lit ... alors que les significations des caractères de base, que les enfants apprennent dès leur plus jeune âge, apparaissent comme surgissant naturellement de l'écrit lui-même. La difficulté d'expliquer l'écriture chinoise à ceux qui ne la pratiquent pas vient principalement du fait que le néophyte, comme l'enfant chinois, fait facilement le lien entre le pictogramme ou l'idéogramme et les concepts qu'ils représentent, mais que, contrairement à l'enfant chinois, il est bien plus difficile à l'apprenant de cette langue de saisir les éléments phonétiques, que nous appellerons aussi phonophores, qui sont partie intégrante de la grande majorité des caractères chinois, les idéophonogrammes. Cette difficulté trouve évidemment son origine dans le fait qu'un débutant ne parle pas le chinois, et que même après quelques progrès, de nombreux caractères inconnus ne correspondent pas à son bagage oral. Mais elle provient aussi de la longue histoire de l'écriture chinoise, ainsi que de sa diversité géographique. En effet, plus un caractère est d'usage courant, plus il aura été soumis aux aléas phonétiques des dialectes régionaux, et plus facilement il aura changé de prononciation au fil de son évolution. Plus un caractère est rare, en revanche, plus son composant phonophorique reste stable. Dans *Le Grand imagier chinois*, par exemple, le dragon 龍 *lóng* est phonophore dans le « panier de bambou » 籠 *lóng*, dans « être sourd » 聾 *lóng* ou encore, même si l'initiale du syllabème change, dans « choyer, chérir » 寵 *chóng*. Ou, pour prendre un

autre exemple, le « singe-araignée » 禺 *yú* est généralement simplement présenté comme élément phonétique dans « rencontrer par hasard » 遇 *yù*, ou dans « stupide, ignorant » 愚 *yú*, alors que les mots prennent une autre saveur si on se représente un « singe-araignée » associé aux clés respectives.



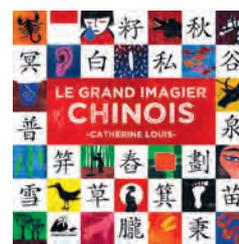
Catherine Louis ne s'est jamais préoccupée de la manière dont le chinois se parle. Ce qui l'intéresse est la puissante force d'évocation des caractères, les associations d'idées suggérées par leurs composantes, qui permettent de former de nouveaux concepts, ou de voir les mots du français sous un jour nouveau, et qui alimentent son art de l'illustration. Je me suis longtemps évertuée à lui expliquer que la majorité des caractères n'avait pour partie évocatrice que leur clé sémantique, que le phonophore n'était qu'un « son » plus ou moins fidèle au syllabème d'origine, et que seuls les pictogrammes et les idéogrammes pouvaient être illustrés facilement. Puis je me suis laissée prendre à son jeu, notamment suite à la lecture d'une polémique entre Victor Mair et Lawrence J. Howell, sur le « mythe de l'idéogramme » tel que défini par John De Francis en 1984^[1]. Selon De Francis, Catherine Louis aurait tout faux comme toute personne pensant que l'idéogramme permet un accès direct au sens sans passer par le son. Howell affirme quant à lui que l'élément jusque-là appelé élément phonétique ou phonophore serait plus largement

un « phononoemaphore », à savoir un élément support du son et du concept (sound and concept bearer). Selon lui, le « phononoemaphore » indique souvent clairement la signification du caractère, alors que le signifiant – la clé – n'offre généralement qu'un indice secondaire de ce sens (The phononoemaphore is often highly suggestive of a character's meaning, while the signifier nearly always offers a useful secondary hint at the character's meaning). Les recherches que nous avons faites sur les étymologies des caractères choisis, lorsqu'elles existent, ne contredisent pas Howell. Les illustrations de Catherine Louis se jouent ainsi sans entrave des langues parlées, comme l'écriture chinoise s'est longtemps jouée des dialectes locaux avant l'obligation pour tous d'apprendre le mandarin.

Dans *Le Grand imagier chinois*, les mots font écho aux illustrations, on peut déchiffrer à la fois dans l'image et dans le commentaire les éléments sémantiques et « phononoemaphoriques » qui composent chaque caractère choisi. Ainsi, alors qu'en français on dit de quelqu'un qu'on pense être un peu fou qu'il a « une araignée dans le plafond », en chinois, « ignorant, stupide » associe le « singe-araignée » 禺 *yú* au « cœur » 心 *xīn* ... L'élément graphique 禺 est porteur de son et d'une partie du sens du caractère.

On notera que l'ouvrage n'est ni un dictionnaire, ni une méthode pour l'apprentissage du chinois moderne, mais une œuvre de sensibilisation aux spécificités des caractères, fondement du système de l'écriture chinoise.

—
Claudia Berger, Chargée d'enseignement du chinois moderne à l'Université de Genève



Le Grand imagier chinois
Louis Catherine & Berger Claudia,
Picquier Jeunesse, Arles, 2015

^[1] Voir <http://www.kanjinetworks.com/eng/kanji-blog/post.cfm/the-ideographic-myth> (téléchargé en avril 2012)

MIT FREUNDEN IM SÜDPAVILLON

(Chinakohl-Chili-Suppe mit Reismudeln)

高朋满座



Chilischoten regen den Stoffwechsel an, verbessern die Blutfettwerte und wirken Entzündungen entgegen. Anders als vielfach angenommen, wird Chili aufgrund seiner speziellen Schleimhaut-Schutzstoffe auch bei Magenentzündungen therapeutisch eingesetzt.

Rezept für Chinakohl-Chili-Suppe mit Reisnudeln

Zutaten:

- 100 g breite Reisnudeln
- 1 mittelgrosser Chinakohl
- 2 Lauchzwiebeln
- 1 mittelgrosse rote Zwiebel
- ½ TL Chilipaste
- 2 EL Chiliöl
- ¾ l Gemüsebrühe
- 2 TL Sojabohnenpaste
- 2 EL Oreganoblättchen
- 1 TL Limettensaft
- 1 TL Reissessig
- 2 EL helle Sojasauce
- 2 EL frischer Koriander, fein gehackt
- 2 EL Basilikum, fein gehackt

Zubereitung:

1. Reisnudeln in lauwarmem Wasser 30 Minuten einweichen.
2. Chinakohl und Lauchzwiebeln in feine Streifen schneiden. Zwiebel würfeln.
3. Gemeinsam mit der Chilipaste in Chiliöl andünsten und mit der Gemüsebrühe aufgiessen. Sojabohnenpaste in etwas Wasser auflösen und einrühren.
4. Die mit einer Schere in mundgerechte Stücke zerschnittenen Reisnudeln zugeben. Alles auf kleiner Flamme köcheln lassen, bis die Reisnudeln weich sind.
5. Oreganoblättchen unterrühren
6. Mit Limettensaft, Essig und Sojasauce abschmecken. Die Suppe mit frischem Koriandergrün und Basilikum bestreuen.

Garantiert vegan, garantiert lecker!

Von Margrit Manz

Fotos: Drachenhaus Verlag

Eines der wohl schönsten Kochbücher kommt diesen Herbst aus dem Drachenhaus Verlag. Die Verlagsleiterin und Sinologin Nora Frisch und die Germanistin Ming Dittel haben darin die besten Rezepte aus der chinesischen Suppenküche – von klaren Kraftbrühen bis hin zu dicken Reis- und Getreidesuppen – zusammengetragen. Zudem gibt das Buch Einblick in die Philosophie des fleischlosen Essens und stellt die chinesische Ernährungslehre von Yin und Yang, sowie die «Temperaturen von Zutaten» gemäss der daoistischen 5-Elemente-Lehre vor. Suppen sind seit alters her ein fester Bestandteil der chinesischen Küche. Sie sind gut für die Gesundheit und steigern das Wohlbefinden. Ihre oft poetischen Namen, wie «Aprilnacht am Westsee» oder «Kühler Wind in jungen Zweigen» lassen die Phantasie spielen. Vor allem aber sind es in diesem Buch die Fotos von Jürgen Bubeck, die sogleich Lust machen, die köstlichen und leicht nachzukochenden Suppen auszuprobieren. Einzige Nebenwirkung: Es besteht Suchtgefahr!

—
Margrit Manz, Journalistin,
Mitglied des Redaktionsteams Ruizhong,
Zürich, Berlin



Nora Frisch und Ming Dittel (Autorinnen),
Jürgen Bubeck (Fotograf)
«Suppen aus China –
Vegane Rezepte für den Alltag»
Drachenhaus Verlag, 2015
ISBN: 978-3-943314-15-1
Kochbuch, Hardcover
84 Seiten, Format: 21 x 22 cm
SFr. 35,50 / € 24,95 (D)

Wenn Träume nicht wahr werden, können sie auch nicht platzen

Von Peggy Kames
Fotos: Hanser Berlin

Im Frühjahr schwimmen die Karpfen flussaufwärts bis zu einem «Drachentor» genannten Wasserfall. Nur wenige schaffen es, die Hürde zu überspringen. Diese fliegenden Karpfen, die sich der Legende nach in Drachen verwandeln, sind in China Symbole des sozialen Aufstiegs.

Von diesem Aufstieg und den enormen Veränderungen eines ganzen Landes ist Xifan Yang persönlich betroffen, denn ihre Eltern waren die Karpfen, die zu fliegen versuchten, die ihr ein Leben ermöglichten, für das sie ihnen dankbar ist. Sie ist das, was die Chinesen eine Banane nennen: innen weiss und aussen gelb. Im Alter von 4 Jahren kam sie nach Deutschland, wo ihre Eltern studierten. Ihre chinesische Familie sah sie in den Sommerferien und nachdem sie grösser geworden war und ihr ihre Herkunft aus einem vor kurzem noch ärmlichen Land nicht mehr peinlich war, wollte sie mehr wissen, bis sie 2011 schliesslich in ihre eigentliche Heimat, wie sie sagt, zurückzog. Hier in Shanghai tauchte sie ein in eine hypermoderne, aber auch widersprüchliche Welt und sie tauchte in ihre Familiengeschichte ein.

Sie gehört zu einer globalisierten Generation, die sich überall zu Hause fühlt. Anders als Generationen vor ihr, die oft vergebens für Ideale kämpften oder aber, wie ihre Eltern, die alten Wurzeln kappte, ohne neue zu schlagen. Gibt es für eine globalisierte Generation überhaupt die eigentliche Heimat? Solche kleinen Lücken tun sich bei der Lektüre des öfteren auf, Yang lässt sie stehen: es ist, wie es ist.

Zusammengehalten wird diese Geschichte von Grossvater Peng. Sein Leben lang hat er davon geträumt, Sänger zu werden, manchmal kam er dem Traum näher, selten so nah, wie 2013 als

seine Enkelin, die Autorin, sich mit ihm nach Peking aufmachte, denn er wollte sich bei einer Castingshow bewerben. Ein bekannter Musikproduzent, der in der Jury sass, sollte ihm helfen. Doch die Reise war vergeblich, denn sie trafen ihn gar nicht an. Gab es denn den Bekannten überhaupt, der einen Termin für sie ausgemacht hatte? Yang Xifan hegt leise Zweifel. Aber, so Grossvater Peng, was soll schon so ein kleiner Rückschlag bedeuten?

Er hat grössere erlebt: Nachdem er sich hoffnungsfroh der Armee Maos angeschlossen hatte, wurde er Krankenpfleger, Radioreporter und Zeitungsredakteur. Doch dann fiel er wegen seines Eigensinns in Ungnade und wurde zu 20 Jahren Zwangsarbeit verurteilt. Während der anschliessenden Kulturrevolution musste er sich von einem 13jährigen Rotgardisten öffentlich demütigen lassen. Inzwischen hatte er eine Familie gegründet. Die Generation der Eltern der Autorin erlebt den hoffnungsfrohen Neuanfang nach der Kulturrevolution. Fast nebenbei erfahren wir, was diese Generation prägen sollte: rationierte Textilien, die Künstlergruppe «Sterne» oder die hier Nebeldichtung genannte, auch als obskure Lyrik bekannte Dichtung, der Traum vom eigenen Fahrrad, was in einer chinesischen Kleinstadt etwa dem Besitz eines Porsche gleichkam, Chen Kaiges 1984 entstandener Klassiker «Gelbe Erde», die Fernsehserie «Flusselegie» und natürlich die Studentendemonstrationen 1989 auf dem Tian'anmenplatz. «Als die Karpfen fliegen lernten» berichtet von den Abgründen des 20. Jahrhunderts in China, einer Zeit, die gar nicht allzu lange her ist.

So unterstreicht der Titel den rasanten Wandel der letzten Jahrzehnte. Ein Wandel, von dem erst die Generationen nach Grossvater Peng profitieren können. Doch der bleibt auch im fortge-

schrittenen Alter der Kommunistischen Partei zugetan, die ihm zwar viel Leid zugefügt, aber immerhin auch die letzten 30 Jahre geschenkt habe.

Dieses unerschütterlich vorwärtsgewandte Denken ist so ganz anders, als wir es im Westen kennen. Es ist das Plus der Autorin, dass sie beide Denkungsarten kennt und die Unterschiede aufzeigt. Der Leser erlebt sie beispielsweise über ihr Erstaunen, wenn etwa die leidenschaftlichen Demonstranten von 1989 plötzlich kein Wort mehr über diesen Teil der Geschichte verlieren oder wenn der Grossvater die Leiden eines langen Lebens zu vergessen scheint.

«Als die Karpfen fliegen lernten» ist gewiss nicht das erste Buch, was sich dem Thema zuwendet, aber die Erzählungen aus erster Hand werden seltener. Wer dann das Bild prägen wird, möchte man sich nicht ausmalen, gerade der dokumentarische Ansatz macht Bücher wie dieses kostbar.

—
Peggy Kames, Sinologin,
Film- und Literaturkritikerin, Berlin

Xifan Yang, 1988 in China geboren, kam mit vier Jahren nach Deutschland. Sie ist Absolventin der Deutschen Journalistenschule in München und lebt und arbeitet seit 2011 als freie Korrespondentin, u. a. für Stern, SZ Magazin, NZZ am Sonntag, Neon, Nido, Wired und Dummy, in Shanghai. Als die Karpfen fliegen lernten ist ihr erstes Buch.



Xifan Yang: **Als die Karpfen fliegen lernten. China am Beispiel meiner Familie**
Verlag Hanser Berlin, 2015
336 Seiten
ISBN 978-3-446-24654
6 SFr. 27,90 / € 19,90.
eBook (ePUB)-Format ISBN 978-3-446-24871-7

100 % Hongkong, mehr geht nicht



100 % Hongkong – Einfach losgehen und auf sechs Spaziergängen die spannendsten Viertel in Hongkong entdecken

Verlag mo media, 2015
ISBN: 9783958310162
SFr. 19.90/€ 12.99

Von Margrit Manz
Fotos: © mo media

Digitale Reiseführer sind beliebt. «Bevor jemand eine Reise tut», erkundet er sich heute über Land und Leute im Internet, in den Social Media und Apps. Die digitalen Angebote für Reisende sind unerschöpflich, einschliesslich der vielen nützlichen Berichte von denen, die nach der Reise «was zu erzählen haben». Umso mehr erstaunt dann doch, dass derzeit so viele gedruckte Reiseführer gekauft werden wie nie. Sicher hängt das mit der ungebremsten Reise lust zusammen und der immer besseren Reiseplanung vorab. Doch zunehmend wünschen die Reisenden neben den Sehenswürdigkeiten vor Ort, noch die Geschichte der Region zu erfahren und vor allem zusammen mit den Einheimischen ins Alltagsgewühl zu tauchen. Also flanierend, den Lebenspuls einer Stadt zu spüren, eben mal kein Tourist

zu sein, sondern regionale Küche, originäre Boutiquen und urbane Szeneorte zu entdecken.

Und hier kommt der Verlag mo media ins Spiel mit der besonderen Idee des Verlegers René Bego, junge Autoren, die sich in interessanten Städten der Welt beheimatet fühlen vor Ort auf Recherchetour zu schicken und die besten Adressen für den jeweiligen Cityguide zusammenstellen zu lassen, so wie jetzt brandneu für Hongkong, einer Metropole der Gegensätze an der südchinesischen Küste. Hongkong ist alles: chaotisch und gemütlich, grossstädtisch und grün, glamourös und schlicht. Nur nicht langweilig!

Die Sinologin Annemabelle van Schayik hat sich für mo media mit ihren Freundinnen auf den Weg gemacht und die Millionenmetropole durchstreift. Im neuen Cityguide lädt sie zu Spaziergängen durch die schönsten und abwechslungsreichsten Viertel der Stadt

ein, wie z.B. nach Admiralty mit seinen modernen Wolkenkratzern mitten im Finanzzentrum oder nach Sheung Wan mit seinen hippen Bars und Läden im aufstrebenden Westen. Ebenso gehören Wanchai, ein Eldorado für Nachtschwärmer oder Yau Ma Tei, das eher von ärmeren Schichten bevölkert ist, für sie zum Stadtbild dazu. Ein «must» ist der Ausflug nach Lantau Island zu verschlafenen Fischerdörfern und dem legendären Big Buddha, wo die Megacity ihr anderes grünes Gesicht zeigt. Alles ist Teil von Hongkong, der Sonderverwaltungszone am Perlflossdelta, deren wechselvolle Geschichte noch lange nicht zu Ende erzählt ist.

Bei den Tipps im Cityguide ist eines sofort zu spüren. Hier war nicht nur jemand mit guter Stadtkennntnis unterwegs, sondern jemand der mit Hongkong eng vertraut ist, der diese Stadt und ihre Kultur lieben gelernt hat.

Der Cityguide 100 % Hong Kong mit angehängtem Stadtplan hat diese städtischen Abenteuer kurz und kompakt zusammengefasst. Ergänzt wird der Guide durch eine App fürs Smartphone, durch einen GPS-basierten Stadtplan und einen interaktiven Sprachführer. Mehr geht nun wirklich nicht!

www.100travel.de

Margrit Manz, Journalistin,
Mitglied des Redaktionsteams Ruizhong,
Zürich, Berlin



70 Jahre Gesellschaft Schweiz-China

65 Jahre diplomatische Beziehungen Schweiz-China

瑞
中
协
会
70
周
年
瑞
中
建
交
65
周
年



Präsident Wagner führt souverän durch den Festakt.

Foto: © Daniel Meier

Fotos: © Giorgio Hoch

Kurzansprache von Dr. Thomas Wagner, Präsident der Gesellschaft Schweiz-China, zur Eröffnung des Jubiläumsaktes anlässlich der Generalversammlung vom 13. Juni 2015 im Auditorium Gehry des Novartis Campus, Basel

Aujourd'hui, nous célébrons deux événements particuliers : les « 70 ans de la Société Suisse-Chine » et les « 65 ans de

l'établissement des relations diplomatiques entre la Suisse et la République populaire de Chine ». Dans ma brève introduction, je vais me concentrer principalement sur les expériences de la Société Suisse-Chine. M. le conseiller fédéral Didier Burkhalter approfondira dans son discours le thème des relations bilatérales entre la Suisse et la République populaire de Chine. De mon point de vue, ces deux anniversaires – « 70 ans de la Société Suisse-Chine » et « 65 ans des relations diplomatiques entre la Suisse et la Chine » mettent en évidence quatre valeurs primordiales :

Weitsicht – Clairvoyance

Es waren Persönlichkeiten der Wissenschaft und der Wirtschaft, vornehmlich aus den Bereichen der Medizin und der chemischen Industrie sowie einige Nationalräte, die am 6. März 1945 zur Gründungsversammlung der Schweizerisch-Chinesischen Gesellschaft führten. Der Gründer und erste Präsident von 1945 – 1970, Prof. Dr. med. Alfred Gigon, schrieb damals in einem Vorwort «China ist uns in den letzten Jahren viel näher gekommen. Die gewaltigen Veränderungen, die diese grosse Nation in den letzten Jahrzehnten durchgemacht hat, haben China unserem Verständnis näher gebracht». Dieser Satz könnte auch heute formuliert werden.

Weitsicht zeigte 1950 auch der Bundesrat. Als eine der ersten westlichen Staaten anerkannte die Schweiz am 17. Januar die neu gegründete Volksrepublik China und am 14. September begannen die diplomatischen Beziehungen beider Länder. Dieser mutige Entscheid bildet den Grundstein für die guten, vielfältigen und dynamischen Beziehungen, welche die Schweiz und China heute pflegen.

Respekt – Respect

Die Schweiz und die Volksrepublik China haben eine andere Geschichte, eine andere Sprache, andere Traditionen und auch ein anderes politisches System. Beiden Ländern gemeinsam ist jedoch der gegenseitige Respekt.

Im Rückblick auf die 65 Jahre seit der Aufnahme diplomatischer Beziehungen zwischen den beiden Ländern stellen wir fest, dass sich die Pflege guter Kontakte mit dem Vielvölkerstaat ungebrochen entwickelt hat und zwar auf allen Gebieten des menschlichen Zusammenlebens – in der Wissenschaft, in Wirtschaft, Kultur und im Tourismus. Die Gesellschaft Schweiz-China hat in all den Jahren ihres Wirkens in den erwähnten Bereichen viele Kontakte ermöglichen und Türen öffnen können. Dabei war sie stets bemüht, der Verschiedenartigkeit mit Respekt zu begegnen und die gegenseitige Verständigung zu sichern. Das zweimal jährlich erscheinende Informationsmagazin «Ruizhong» in der Verantwortung unseres Vorstandsmitgliedes Ruedi Schaffner und des Redaktionsteams beleuchtet immer wieder mit Achtung und Anerkennung die verschiedenen Entwicklungen in der VR China.

Es soll aber nicht verschwiegen werden, dass im Laufe des Aufbaus dieser freundschaftlichen Beziehungen zwischen beiden Ländern auch schwierige Situationen entstanden und beide Partner gefordert waren. Diesbezüglich sind wir überzeugt, dass die Werte jedes Partners berücksichtigt werden müssen, um den Respekt und die gegenseitige Verständigung zu sichern.

Vertrauen – Confiance

La confiance est fondée sur la réciprocité, les expériences communes et la compréhension mutuelle. De même, les relations interétatiques entre la Suisse et la République populaire de Chine sont avant tout caractérisées par la confiance réciproque. Les échanges scientifiques, culturels et économiques y comptent pour beaucoup. Cependant, le soin porté aux relations personnelles joue un rôle majeur en République populaire de Chine. L'indéfectibilité en tant qu'expression de l'amitié est déterminante. J'aimerais le montrer par deux exemples : sur la base de la confiance mutuelle, la Société Suisse-Chine a reçu ces dernières années un grand nombre de délégations officielles de diverses provinces et villes, et s'est chargée d'établir des contacts avec les autorités, les entreprises et les institutions culturelles. Et vice-versa, la Société Suisse-Chine a pu favoriser l'accès en République populaire de Chine d'entreprises suisses, en particulier dans les domaines de l'eau et du développement durable, régional ou urbain.

Zusammenarbeit – Coopération

In den vergangenen 70 Jahren seit der Gründung der Gesellschaft Schweiz-China wie auch in den 65 Jahren seit der Aufnahme der diplomatischen Beziehungen beider Länder hat sich die Zusammenarbeit in beeindruckender Weise und mit grosser Geschwindigkeit entwickelt. Die schweizerische Wirtschaft ist mit gegen 600 Unternehmungen in der VR China präsent. Es wären an dieser Stelle viele Etappen der Zusammenarbeit zu erwähnen. Ich beschränke mich auf einige wenige Beispiele:

- Mit der Teilnahme des chinesischen Ministerpräsidenten Zhou Enlai an der Indochina-Konferenz in Genf betrat die Volksrepublik 1954 erstmals die internationale Bühne.



Jean-Jacques de Dardel, Schweizer Botschafter in der VR China im Austausch mit seiner Amtskollegin Xu Jinghu, Botschafterin der VR China in der Schweiz.

- 1976 nahm die damalige SWISSAIR als zweite Fluggesellschaft der Welt die Destinationen Beijing und Shanghai in ihr Streckennetz auf; seither sichern tägliche Flugverbindungen nach Beijing, Shanghai und Hong Kong den wechselseitigen Personen- und Warenverkehr.
- 1982 – vier Jahre nach der Öffnung der VR China durch Deng Xiaoping – wurde die Städtepartnerschaft Zürich-Kunming in der Provinz Yunnan gegründet. 2007 folgte mit der Städtepartnerschaft Basel und Shanghai die zweite freundschaftliche Verbindung zweier wichtiger Städte in ihren jeweiligen Ländern.
- Seit 30 Jahren bietet die Gesellschaft Schweiz-China Schülerinnen und Schülern von schweizerischen Gymnasien die Möglichkeit, ein Schuljahr in China zu verbringen.

Diese Aktivitäten sind eine Pionierleistung unseres Vorstandsmitgliedes Prof. Helmut Reichen, dem ehemaligen Rektor des Gymnasiums Interlaken.

- Die Schweiz eröffnete in Shanghai und Guangzhou Generalkonsulate. Seit 2008 ist die Schweiz in Shanghai mit Swissnex vertreten, einer Plattform, die die Internationalisierungsbestrebungen von Schweizer Akteuren und Akteurinnen von Bildung, Forschung und Innovation aktiv unterstützt.
- Erwähnenswert sind auch die seit Jahren regelmässig durchgeführten, von der Gesellschaft Schweiz-China organisierten Einladungen von an den Hochschulen tätigen Studierenden aus der VR China. Die Gesellschaft misst diesen Kontakten, mit Studierenden und jungen Wissenschaftlern aus der VR China grosse Bedeutung zu, weil gerade diese jungen Menschen in Zukunft eine Brücke bauen zwischen den Generationen sowie zwischen den beiden Ländern. Diese Pionierleistung ist unserem Vorstandsmitglied Albert Meier zu verdanken.
- Die Besuche des amtierenden Ministerpräsidenten LI Keqiang in der Schweiz in den Jahren 2013 und 2014 sowie die Besuche von Mitgliedern des Bundesrates mit Wirtschaftsdelegationen in der VR China in den vergangenen Jahren sind weitere Meilensteine.

Diese wenigen Beispiele widerspiegeln auf eindrückliche Weise – um mit einer – wie es in China üblich ist – Metapher zu sprechen – das fruchtbare Wachsen des Baumes der Freundschaft und der Zusammenarbeit. Es ist zu hoffen, dass wir wechselseitig in den kommenden Jahren und Jahrzehnten gemeinsam zum Wohl der Bevölkerung beider Länder die Früchte ernten können.



Regel Austausch auch unter den Mitgliedern der Gesellschaft Schweiz-China auf dem Campusareal.

Folgende Dokumente von unseren Jubiläumsveranstaltungen sind über unsere Homepage «schweiz-china.ch» abrufbar:

Le rôle international de la Chine

Vortrag von Herrn Blaise Godet, alt Botschafter der Schweiz in China
Die internationale Rolle Chinas
(in französisch)
9. März 2015, Bern

Rede von Frau XU Jinghu

Botschafterin der Volksrepublik China in der Schweiz
(in französisch und in chinesisch)
13. Juni 2015, Basel

Rede von Herrn HU Sishe

Vize-Präsident der Vereinigung des chinesischen Volkes für die Freundschaft mit dem Ausland
(in französisch und in chinesisch)
13. Juni 2015, Basel

Suisse – Chine : continuons de cheminer ensemble sur le sentier qui mène au sommet

Rede von Bundesrat Didier Burkhalter, Vorsteher des Eidg. Departements für Auswärtige Angelegenheiten EDA, anlässlich der 70. Generalversammlung der Gesellschaft Schweiz-China
13. Juni 2015, Basel

Beziehungen Schweiz-China: Eine Erfolgsgeschichte

Vortrag von Frau Staatssekretärin Marie-Gabrielle Ineichen-Fleisch
(in deutsch)
8. September 2015, Zürich

Wir danken nachstehenden Firmen für ihre Unterstützung:



Impressum

Herausgeberin:

Gesellschaft Schweiz-China
www.schweiz-china.ch

Adresse:

Redaktion Ruizhong
ruizhong@schweiz-china.ch

Rudolf Schaffner:

rudolf.schaffner@schweiz-china.ch
und Margrit Manz:
margrit.manz@schweiz-china.ch

Redaktionsteam:

Gérald Bérout (Section romande)
Margrit Manz
Ueli Merz
Dr. Guido Mühlemann
Rudolf Schaffner

Gestaltung:

Process Brand Evolution
Zurich | Taipeh | Shanghai



Druck & Versand:

Schwabe AG, Muttenz



Inserate:

Mediadaten und Preise erhalten
Sie über die Redaktionsadresse



10 jours intenses entre 65ème et 70ème, entre Beijing, Hefei, Huangshan et Shanghai

Conduite par M. le président Thomas Wagner, une délégation de 8 personnes du Comité de la Société Suisse-Chine (SSC) a eu l'occasion de participer à divers événements en Chine. Le 14 septembre, dans une ambiance festive et chaleureuse, elle s'est mêlée aux plusieurs centaines de convives venus participer dans les jardins de l'Ambassade de Suisse aux célébrations marquant ce jour J de l'établissement des relations diplomatiques entre les deux pays et, par conséquent, de ce 65ème anniversaire. Entre délicatesses gourmandes et prises de vues, elle a contemplé le défilé « Shaping Visions » présentant les habits et atours de créateurs de mode suisses et chinois.

Le lendemain, après le privilège accordé d'une brève rencontre avec Mme LI Xiaolin, présidente de l'Association du peuple chinois pour l'amitié avec l'étranger (APCAE), la délégation de la SSC était invitée à un déjeuner, conduit de façon tant cordiale que bienveillante par M. HU Sishe, vice-président de cette association. Dans l'après-midi, une conférence était organisée par l'APCAE et la SSC pour le 65ème anniversaire et, ne l'oublions pas, le 70ème anniversaire de notre association (voir photographie ci-dessus). M. le président Thomas Wagner a procédé à un survol de l'histoire, de l'essor et de la dynamique des relations bilatérales. Il a parcouru 65 ans d'échanges et émaillé son intervention de nombreux exemples tirés de ses plus de trente années d'expériences. Il fut suivi par M. CAI Fangbai, ancien ambassadeur de Chine, qui fut en poste en Suisse de 1987 à 1990, dont l'exposé se pencha davantage sur les tractations qui marquèrent la reconnaissance puis l'établissement des relations bilatérales, lesquelles débouchèrent sur l'ouverture des deux légations respectives.

À l'invitation de l'APCAE et avec une coordination assurée par l'auteur de ces lignes, la délégation s'est rendue ensuite du 16 au 19 septembre 2015 dans la province de l'Anhui pour une visite de découverte et de contacts. Grâce à l'accompagnement de Mme WU Yuna, collaboratrice du Bureau de français de l'APCAE, ce bref périple a permis à la délégation de rencontrer les représentants du Bureau provincial des affaires

étrangères à Hefei et de découvrir quelques sites caractéristiques de cette ville et de ses environs.

À Huangshan, la délégation eut l'occasion de déambuler dans le nouveau lycée de Tunxi, flambant neuf, lequel a noué une collaboration active depuis 2004 avec le gymnase d'Interlaken. Ce partenariat bénéficie toujours de l'engagement de M. Helmut Reichen, ancien directeur de ce gymnase, membre du Comité directeur de la SSC. Membre de la délégation, il a pu ainsi fournir d'utiles détails sur ces échanges et les conditions d'enseignement de cet établissement chinois modèle. La conversation s'est d'ailleurs prolongée lors d'une rencontre fort instructive avec le Bureau municipal des affaires étrangères.

Qui se rend à Huangshan, ne saurait manquer de monter sur les monts Jaunes ! La délégation a passé quelques heures à contempler des paysages enchanteurs, où des conifères accrochés aux pics de granite accueillent des visiteurs tant pris de vertige que saisis par la beauté du site.

Avant de poursuivre vers Shanghai, le groupe a encore eu l'occasion de visiter « The Swiss Culture Village in East Huangshan », lequel entend proposer des prestations et des services inspirés par notre pays, en particulier dans le domaine du bien-être et de la détente, en offrant une infrastructure hôtelière de premier plan et en respectant les impératifs d'un développement durable.

Les membres de la délégation du Comité de la Société Suisse-Chine ont assumé leurs frais. Rien n'a été imputé aux finances de notre association.

Lors de la dernière étape à Shanghai, une partie de la délégation a encore eu l'occasion de participer au lancement de la version chinoise du livre « L'Art Brut » (voir l'article qui y est consacré dans ce numéro), clôturant ainsi dix jours pour le moins intenses.

—
Gérald Bérout, président de la Section romande
de la Société Suisse-Chine

(texte et photographie)

Unter Freunden

Viel Prominenz an der 70. Generalversammlung der Gesellschaft Schweiz-China in Basel

Siebzig Jahre ist es her, seit einige Visionäre aus Wirtschaft, Akademie und Politik die Gesellschaft Schweiz-China gegründet haben mit dem Zweck, die persönlichen Bande zwischen den beiden Ländern und Kulturen «enger zu gestalten», wie es in der Einladung zur Gründungsversammlung in Luzern vom Februar 1945 hiess. Wer konnte damals, kurz vor Kriegsende, wissen, dass China als globale Kraft einst die Bedeutung erlangen würde, die es heute hat? Und wer konnte damals ahnen, dass die Schweiz zu den ersten Ländern der westlichen Welt gehören würde, die die im Oktober 1949 ausgerufene Volksrepublik China als einzige rechtmässige Vertretung Chinas anerkannten? Grund genug also, um zu feiern; einmal den 70. Geburtstag der Gesellschaft Schweiz-China, und einmal das 65-jährige Bestehen der diplomatischen Beziehungen zwischen China und der Schweiz. Thomas Wagner, der Präsident der Gesellschaft Schweiz-China, führte am 13. Juni dieses Jahres auf dem Novartis-Campus in Basel durch eine Generalversammlung und einen Festakt, die in Erinnerung bleiben werden, auch dank der Anwesenheit des Schweizer Aussenministers, Didier Burkhalter, der vor den vollen Rängen des Auditoriums als Hauptredner die Veranstaltung bereicherte.

Die Welt, die Schweiz und China sind nicht mehr die Gleichen wie 1949. Aber einiges ist gleichwohl gleich geblieben. Die Schweiz und China pflegen trotz allen Verschiedenheiten nach wie vor eine auf gegenseitigem Respekt basierende und von Pionierleistungen geprägte freundschaftliche Beziehung zueinander. Das sieht nicht nur die Schweiz so, sondern auch China. Xu Jinghu, Botschafterin der Volksrepublik China in der Schweiz und Liechtenstein, unterstrich in ihrer Ansprache in Basel die



Aufmerksam folgt das Publikum den festlichen Ansprachen im Gehry-Auditorium des Novartis Campus, Basel

Foto: © Daniel Meier

fruchtbare Zusammenarbeit der beiden Länder. Innovation, Pragmatismus und ein Austausch auf Augenhöhe sind aus ihrer Sicht die Zutaten dieser bilateralen Erfolgsgeschichte. In einer Dankesadresse an Präsident Thomas Wagner würdigte sie nicht nur die Verdienste der offiziellen politischen Schweiz, sondern auch diejenigen der Gesellschaft Schweiz-China, die vieles zum Gedeihen des gegenseitigen Verständnisses beigetragen habe.

Bundesrat Didier Burkhalter benannte in seinem Referat die Meilensteine des pionierhaften chinesisch-schweizerischen Erfolgspfads. Nach der durchaus innovativen Gründung der Schweizerisch-Chinesischen Gesellschaft 1945 ging es Schlag auf Schlag. 1950 folgte wie erwähnt die Anerkennung der Volks-

republik China durch die Schweiz. Grossen Anteil an diesem Coup hatte damals der – wie Didier Burkhalter aus Neuenburg stammende – Bundesrat Max Petitpierre. Daraufhin folgte mit der Schweizer Firma Schindler 1980 das erste Joint Venture zwischen einem chinesischen und einem ausländischen Unternehmen. Gut zehn Jahre später initiierte China den ersten bilateralen Menschenrechtsdialog – mit der Schweiz, ein nützliches Gesprächsformat auf Augenhöhe, wie Burkhalter betonte. 2007 anerkannte die Schweiz als erstes Land China als Marktwirtschaft, ein Konzept, welches der Schweizer Aussenminister mit Werten und Pflichten wie Menschenrechts-, Sozial- und Umweltstandards verbindet. 2014 schliesslich trat das Freihandelsabkommen zwischen den beiden Ländern in Kraft, auch dieses eine Pioniertat. Und als jüngstes Kind dieser Familie ist der Ausbau der Finanzbeziehungen dazugekommen.

Der Novartis Campus in Basel, der auch ein moderner internationaler Architekturpark ist, erwies sich für diese im Zeichen von Pioniergeist und Innovation stehende Veranstaltung als goldrichtiger Rahmen. In diesem Sinne sei der Gastgeberin Novartis herzlich gedankt, ebenso wie der Mercuria Energy & Commodity Group, die die Durchführung der Veranstaltung unterstützt hat. Ein ganz besonderer Dank ergeht im Namen des Vorstands der Gesellschaft Schweiz-China an Thomas Wagner, Christian Walsoe, Rudolf Schaffner und Karin Büchli, die viele Stunden Arbeit in das gute Gelingen dieses Anlasses investiert haben.

Der Vorstand der Gesellschaft Schweiz-China